BOSTON MEDICAL LIBRARY
in the Francis A. Countway
Library of Medicine ~ *Boston*

BOSTON MEDICAL
LIBRARY

BOOKFUND OF
FRANC D. INGRAHAM
M.D., HARVARD 1925

FOUNDER, DEPARTMENT
OF NEUROSURGERY
CHILDREN'S HOSPITAL
1929–1964

NEUROSURGEON
PETER BENT BRIGHAM
HOSPITAL 1948–1964

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Open Knowledge Commons and Harvard Medical School

http://www.archive.org/details/mmoiresurladysse00lame

p. 241
№ 1421

MÉMOIRE

SUR LA

DYSSENTERIE,

PAR

Mr. DE LA METTRIE,

Médecin ordinaire du Roi de Prusse, & de l'Académie Roïale des Sciences & belles Lettres de Berlin.

À PARIS,

CHEZ DESAINT ET SAILLANT.

M D C C L.

BIBLIOTHÈQUE
DE
Mgr RÉNE PAQUET

Monſieur, avoir porté aux ſources du vrai ſavoir & des plus profondes connoiſſances un génie capable d'y puiſer. Pour juger un Praticien, il faut l'être, & on ne l'eſt, qu'à force d'obſervations réfléchies. A Dieu ne plaiſe, Monſieur, que je brigue ce titre, pour en faire un uſage mercenaire. Philoſophe pareſſeux & déſintéreſſé, content des bontés du Maître, heureux par elles ſeules, j'ai presque toujours trouvé notre Profeſſion ſi déſagréable; (plus encore à cauſe de l'ingratitude de la plupart des Malades, qu'à cauſe de la fourberie & du brigandage des Médecins, Animaux jaloux & ruſés,) qu'en verité il y a long-tems que je déſirois d'être à lieu de ne plus l'exercer, quelques talens qu'il plaiſe à mon amour propre de me ſuppoſer. Vous avez obtenu, Monſieur, ce que vous méritiez, dans la prémière Place de l'Art; mais ces cas ſont ſi rares, où

 la

la fortune paroit ſans bandeau, que le plus ſage eſt celui qui a le moins d'ambition & de prétentions. En Médecine, comme en Amour, il faut être aſſés délicat pour aimer mieux meriter, qu'obtenir.

VOILÀ, Monſieur, le ſeul but où j'aspire, plaire aux connoiſſeurs en dédaignant un ſuffrage de ceux qui ne le ſont pas. S'ils donnent des éloges, c'eſt qu'on en eſt digne; s'ils critiquent, ce n'eſt point d'un air ſuffiſant, comme ces Médecins vulgaires, qui en appellent gravement à une ignorante routine: ils daignent dire pourquoi ils donnent des raiſons ſolides & lumineuſes; & ainſi leur jugement, comme le vôtre, Monſieur, ne peut qu'être ou très-utile, ou très-flatteur.

Je ſuis &c.

À
MONSIEUR ELLER,

Premier Médecin du Roy de Prusse, &c.

MONSIEUR,

L'HOMMAGE que vous recevez, ne peut vous être suspect, il est de l'Auteur de Penelope. *Parmi tant de Charlatans qui passent pour Médecins, j'ai enfin trouvé un Médecin qui n'est point Charlatan.*

Rara avis in terris, nigroque
simillima Cygno.

Par quel bonheur, de tempérament sans doute, avons nous évité un écueil

ou un vice d'éducation, &, pour ainſi dire, de confrairie? Félicitons nous, ne plaignons point les autres, mais leurs malades.

*L'*OUVRAGE *que j'ai l'honneur de publier ſous vos auſpices, tout petit qu'il eſt, fera voir, ſi je ne me trompe, non que la Médecine eſt un Art, mais quel Art c'eſt; & combien, à en juger par ce foible échantillon, la Piece eſt de difficile abord & même inacceſſible aux Eſprits ſans pénétration, ſans étude & ſans expérience. Il fera voir que ſans bonne théorie, il n'eſt point de bonne pratique, & que celui qui accorde l'une, pour refuſer l'autre, à ſon confrère, n'eſt qu'un médecin comme un autre, c'eſt à dire ou un Ignorant, ou un Fripon, qui cherche à abuſer le peuple par des Mots auſſi vains que lui. Qui ne ſait que la Doctrine triviale de ſes Cahiers & de ſon Païs, n'eſt point Médecin; il faut comme Vous,*

Mon-

MÉMOIRE

SUR LA

DYSSENTERIE,

TOUT ce que les Médecins ont écrit jusqu'ici sur la Dyssenterie, ne me satisfaisant point, j'ai fait de nouvelles Expériences & de nouvelles Réflexions que je vais communiquer.

LORSQUE la Bile est échauffée par quelque cause que ce soit, elle s'épaissit,

ſit, ne peut ſe filtrer par ſon tamis naturel, reflüe dans le ſang, circule avec lui, s'y ſubtiliſe, y dégénère, s'allie avec la Matière inſenſible de Sanctorius, & enfin tranſpire avec elle.

TANT que les Pores de la Peau ſont ouverts, le Corps fait encore aſſés paſſablement ſes fonctions, ſi ce n'eſt qu'on eſt tourmenté d'incommodes Démangeaiſons, qu'on a le ſang agité, inquiet, & peu diſpoſé au ſommeil. Mais quand l'air commence à ſe rafraicher, les pores ſe ferment, & la Bile, qui, ſuivant la nature de tous les fluïdes, ſe jette où il y a le moins de réſiſtance, n'eſt pas plûtot refoulée dans les Veines, qu'impétueuſement précipitée par des voïes connües ſur les Inteſtins.

L'AVEUGLE Nature ſe débarraſſe ainſi d'un côté, pour s'embarraſſer de l'autre.

MAIS ce qui ſans Bile cauſe la Diarrée, je veux dire la Tranſpiration ordinaire arrêtée; avec elle, avec cette Humeur corrompüe, fait naître la Dyſſenterie.

QUI envenime, qui empoiſonne de la ſorte ce ſavon digeſtif? Qui lui donne

ne la funeſte propriété de mordre les Entrailles, on peut bien dire comme une Sangſüe, puiſqu'elle en tire le ſang?

CHOSE incroïable, & qu'on n'eût jamais dévinée *à priori!* Toute cette dépravation vénimeuſe vient du ſeul excès du Mouvement Mécanique, de cette Humeur mêlée aux autres dans les Vaiſſeaux. Ce venin même, ce venin terrible, qui du plus doux des hommes, fait un animal enragé, doit, ſelon moi, ſon origine à cette extrême alcaleſcence de la Bile.

CETTE cauſe, qui me paroît la plus générale, donne lieu à ces Epidémies Bilieuſes, qui ſurviennent avec le froid de l'Air. Le mois de 7bre. eſt pour cette raiſon, dans nos Climats, l'Epoque ordinaire de ces Dyſſenteries, comme le mois de Janvier ſuivant fait la clôture de ce ſanglant Théatre.

ON voit pourquoi le même Mal, qui ſemble reſpecter l'Officier, attaque le Soldat avec furie, & d'autant plus, que celui-ci plus expoſé aux alternatives du froid & du chaud, ne connoit pas de meilleur remède contre le froid

que l'Eau de vie. Et pourquoi encore la même Maladie, ſi rare en Hyver, eſt moins fréquente en Eté, qu'en Automne, & toutes choſes égales, moins formidable.

DANS un tems, la Bile, qui a paſſé dans les Veines, tranſpire mieux; dans l'autre, la Nature accoutumée aux rigueurs de la Saiſon, leur a déjà payé ſon tribut d'infirmités.

MAINTENANT le Venin, quel qu'il ſoit, Pourpre, Rage, Peſte, Putridité &c. paſſe toujours du prémier qui s'eſt infecté lui-même par des cauſes Naturelles internes, paſſe dis je, à ceux qui ne le ſont pas, mais qui ſont diſpoſés à recevoir l'infection: De ſorte que ſi l'Air ſe trouve chargé de Particules Dyſſentériques qui volent ça & là au gré des Vents, ces Miaſmes empoiſonneurs, avant que de corrompre l'Air, s'étoient formés dans nos Veines. Suivant telle & telle diſpoſition des Humeurs, elles recevront donc, ou n'admettront point la Contagion. Il eſt rare que les Maladies Epidémiques ſoient immédiatement produites par l'infection de l'Air.

La Corruption Spontanée de nos Humeurs, étant la Cauſe de preſque toutes les Maladies Contagieuſes, la Dyſſenterie ne doit pas tellement affecter de ſe montrer au commencement de l'Automne, qu'elle ne paroiſſe auſſi, non ſeulement ſolitaire, mais auſſi quelquefois Epidémique dans toutes les Saiſons; & même lorſque le Corps, déja fait, ou au chaud, ou au froid, n'esſuïe plus les viciſſitudes de la Tranſpiration.

Une Cauſe, qui excite le *Cholera*, peut bien donner lieu à la Dyſſenterie. Et ſans accuſer même le reflux impetueux de la Circonference au Centre, la Bile aduſte, qui, ſans tant de détours & de furie, eſt directement verſée dans le *Duodenum*, eſt plus que ſuffiſante pour ronger & déchirer les Entrailles: Quoi qu'il faille avoüer, que jamais le Mal n'eſt plus atroce, que lorſque les deux Cauſes ſe trouvent réünies.

Tout vient à l'appui de cette Théorie. Les Exhalaiſons, que le ſoleil élève au Printems, après avoir fondu la Croute de la Terre, ſous laquelle elles

étoient enchainées par le froid, ne contiennent point le Venin de la petite Vérole; elles ne font que le développer en nos Corps; soit ces Vapeurs mêmes putrescentes, devenües telles par le Feu souterrain, dans les lieux où elles ont croupi, sans jamais se renouveller; soit la nouvelle chaleur de l'Air.

A mesure que cette Chaleur croît, la fausse Péripneumonie, autre fruit du Printems, prend un Caractère de *Vérité* terrible, car cette *Vérité* est l'inflammation. La Pleurésie, les Fièvres ardentes, pourprées, putrides, pestilentielles, le *Cholera Morbus*, suivent, comme à la file, les diverses dépravations de nos sucs.

Tout autre Systême paroit moins fondé. Tous ces Miasmes Contagieux, élevés des entrailles de la Terre, des Lacs, des Marais &c. sont de la fabrique de Physiciens oisifs, qui n'ont point été à l'Ecole de la Nature, ou qui n'en ont guères profité.

Si tous ces Maux & tant d'autres ne dépendent point essentiellement de la Constitution de l'Air corrompu par un Ca-

Cahos de divers Elemens Hétérogènes, pourquoi la Dyssenterie y auroit-elle sa source & son Origine, tandis qu'il est prouvé, que la Bile se peut changer dans nos Corps en espèce d'Arsénic? Encore une fois la corruption putride de l'Air peut bien causer la Dyssenterie, [& plus rare & plus douce, quand sa sérénité n'est point troublée,] si les Corps, déja échauffés, sont disposés à s'en infecter; Mais pour une *Cause* particulière & rare, (Cause que la seule Conjecture défend de rejetter & ne démontre point,) n'est-il pas déraisonnable d'en faire une Cause générale?

APRÈS avoir prouvé, que la Dyssenterie se forme originairement, non dans l'Atmosphère, mais dans le Corps humain, je dois exposer le siége, les Effets, & tous les ravages de cette cruelle Maladie.

AFFECTE-T-ELLE tous les Intestins? Ouï, répond le bon Sydenham; ils sont tous affectés les uns après les autres.

PARDONNONS une Erreur générale à ce Grand Praticien; trop peu curieux de Théorie, il n'a pas ouvert un

ſeul Cadavre, pour connoître le Siége des Maladies, & notamment de celle-ci. Peu clairvoyant ſur leurs Cauſes, les raiſons de leurs Effets ne l'inquiétoient pas davantage. Il obſervoit empiriquement, raiſonnoit mal, & ordinairement traitoit bien.

La Vérité fait bien plus d'honneur, quand ce n'eſt point par routine & comme par hazard qu'on la rencontre.

Mais pourquoi ce Zélé, ce diligent Obſervateur des Vivans, Degnerus, qui a laiſſé Sydenham ſi loin derrière lui dans cette Carrière, ne l'a t-il pas été des Morts? Il n'a fait, je l'entrevois, que peu de Diſſections; & que lui ont-elles appris? ce que perſonne n'ignore; qu'ici la Gangrène finit la Tragedie. Pourquoi les Anatomiſtes, peu inquiets de la nature des Maladies, négligent-ils de les chercher, de les voir dans leurs ſujets? Vains Scrutateurs d'un Labyrinthe, dont Harvée nous a donné la clé, l'Anatomie a fait cent pas, & la vraie Médecine à peine un ſeul par elle; Que ne tournent-ils leur induſtrie à des vûës plus utiles: Le Corps humain eſt aſſés connu pour éclai-

rer

rer la Médecine; mais les Maladies ne le ſont point aſſés.

Il m'a été avantageux d'avoir fait ces réflexions; Elles m'ont fait ſentir, que les Médecins, qui n'oſent ouvrir les Corps, morts de Maladies Contagieuſes, ne rempliſſent pas toute l'étendüe des Devoirs de leur Profeſſion. Je n'ai point dédaigné les lumières, qui viennent par cette pénible voïe, & par une autre encore plus dégoutante: Ce qui, vivant, ne m'avoit fait aucun mal, je ne l'ai point rédouté, mort. Il n'a manqué à mon Zèle que d'être plus éclairé: véritablement la brièveté de ſon Emploi demandoit plus de lumières.

Voici donc ce que m'ont appris l'ouverture & l'examen de tant de Cadavres, qui m'étoient livrés chaque jour dans ces Ecoles vivantes de Médecine, hors deſquelles cette ſçience ne s'acquiert qu'avec beaucoup de tems, de difficultés, & de meurtres.

Je ne dis point avec Sydenham en quelles années j'ai fait cette multitude d'Obſervations & d'expériences, que j'ai raſſemblées en un Corps de Doctrine,

ne, & comme ſous un même point de vûë: je ne dis point quand ont regné les Dyſſenteries, que je vais plutôt expliquer que décrire, parce que de telles Obſervations, ne repandant aucun jour ſur ce qui regarde le caractère & la Cauſe des Maladies, me paroiſſent aſſés frivoles, & ne ſervir qu'à faire voir l'analogie de celles qui ſe ſont montrées dans un tems, avec celles qui ont paru dans un autre. Venons donc au fait.

LE Canal Inteſtinal eſt d'autant plus mal-traité, qu'on deſcend plus vers l'Anus; & d'autant moins par conſéquent, qu'on s'en éloigne davantage. Au delà des Inteſtins grêles, où ils commencent (pris en remontant) on ne voit point d'autres veſtiges du mal mortel, qu'une légère rougeur peu étendüe; Ce n'eſt que dans toute la longueur du gros Boyau, qu'on trouve, non ſans horreur, les funeſtes traces de la Maladie; des ſchirres, des duretés pierreuſes, trouvées telles ſous le doigt, des inflammations, des ſuppurations, des abcès, (qui paſſent plus de dehors en dedans du Canal, que de dedans en dehors;

hors; abcès qui contiennent quelquefois beaucoup de matières vermineuſes & de petits vers) la Gangrène, le ſphacèle, de fortes adhérences des Inteſtins au Peritoine, enfin un ſi grand depouillement du velouté qui tapiſſe intérieurement le Canal, qu'il eſt ſouvent tout enlevé de la dernière moitié des Inteſtins, qui ne ſemblent alors qu'une eſpèce de chair vive.

Ces Phénomènes, plus ou moins conſidérables dans tous les ſujets, ſoit à la ſuite d'une Dyſſenterie ſolitaire aceſcente, ſoit à la ſuite d'une Dyſſenterie Bilieuſe Epidémique, prouvent ſans replique que cette maladie, de quelque eſpèce qu'elle ſoit, a toujours ſon Siége dans les gros Inteſtins, & jamais dans les grêles.

Il eſt ſurprénant que les Médecins m'aïent laiſſé l'honneur de publier une vérité ſi facile à découvrir.

Mais quoi? les Inteſtins grêles ne feroient donc jamais affectés? je le crois. La rougeur même, dont j'ai parlé, ne ſe fait pas toujours remarquer: & après les plus opiniâtres Dyſſenteries, je ne l'ai guères vüe s'éten-

dre au de-là de la longueur de quelques travers de doigts; & jamais en cet endroit même, le Tiſſu délicat de la Membrane veloutée ne m'a paru aucunement effleuré.

Il ſeroit cependant poſſible, que les Inteſtins grêles fuſſent attaqués, & même plus que les gros; mais en un cas fort rare, (ſi jamais il eſt arrivé) j'entens le renverſement du Mouvement Périſtaltique des Inteſtins. Par ce desordre en effet, par ce bouleverſement, qui eſt ſi fréquent dans le *Cholera*; & ſans lequel il ne ſe fait point de *Volvulus*, les Matières remontant moins vîte qu'elles ne deſcendent, parce qu'elles montent contre leur propre poids; & par conſéquent ſéjournant dans la première moitié du Canal, plus que dans la ſeconde, y imprimeroient une plus forte empreinte; & enfin l'Eſtomac, rempli lui-même d'Humeurs Morbifiques, rongé, ſoulevé ſans ceſſe, pourroit faire voir par un Vomiſſement ſanguinolent, qu'il a lui-même gagné la Dyſſenterie.

Le cas, que j'imagine ſeulement comme poſſible, ne ſeroit-il donc jamais arri-

arrivé? Car combien de Gens, sans avoir fait aucune chute, comme dans l'exemple raporté par Degnerus, vomissent dans la Dyssenterie des Matières Sanglantes, qui viennent certainement du Ventricule? Lorsque le sang est pur, vient-il d'un Vaisseau rompu? est-ce Hémorragie? faut-il que les Matières, rejettées par la bouche, ne soient que mêlées de sang, pour constituer une Dyssenterie d'Estomac; espèce, dont aucun Auteur n'a parlé. Il est difficile de dire, si un petit Vaisseau s'est rompu par de Violens efforts, ou s'il a été rongé par la Bile, qui ne remonte jamais plus facilement que par la Diette, Mère de cette Humeur comme dit Celse.

Il est certain que, qui met en pièces les Intestins, peut aussi déchirer l'Estomac. La Bile Dyssentérique est certainement plus rongeante & plus caustique que la *Cholérique*, quoique celle-ci semble se faire un jeu d'appeller à elle tous les Sucs des Viscères, de fondre toute la Masse du Sang & des Humeurs, de renverser l'Action des Intestins, & toute l'harmonie du Bas Ventre.

MAIS,

Mais, ſans nous amuſer à des ſpéculations plus ſubtiles qu'utiles, avançons, & que le flambeau d'une ſaine Théorie éclaire tous nos pas.

Quelque ſubtile & Volatile que ſoit la Bile Dyſſentérique, ſes plus petites particules ſont compoſées d'huile-rance & fétide, & de principes ſalins, ignés, alcaleſcens, formant enſemble par leur mêlange intime une ſorte d'Amalgame Arſenical, qui par ſa ténacité visqueuſe reſte colé aux parois Inteſtinales, qu'il brule, pique & déchire. Comment des Nerfs auſſi exquis & en auſſi grand nombre ne ſentiroient-ils pas un Million de pointes aiguiſées, qui les diviſent? De là ces douleurs fixes ou errantes, & bien dignes par leur vivacité des parties ſouffrantes: Car à qui appartient-il, ſi ce n'eſt aux Inteſtins, où ſe trouvent tant de *Pléxus*, ou d'entrelacemens nerveux, de ſe diſtinguer par un ſentiment exquis? A quelle déplorable extrémité le Corps & l'ame ſont ſouvent réduits par un ſeul vent, qui agit avec toute ſon Elaſticité contre ſes Barrières!

De là encore tant d'autres effets de l'A-

l'Action de la Bile dépravée; ce suintement de Sang mêlé aux selles; ce ratissement douloureux du mucus; plus douloureux du velouté, lequel tient par des filets nerveux & vasculeux aux Membranes, qui sont dessous, se détache, se dépouïlle, s'enleve peu à peu de haut en bas, à un tel point, que je l'ai vu souvent, (non sans gémir, non sans déplorer le sort de l'humanité,) pendre, de la manière la plus pitoïable, d'environ la longueur d'un tiers d'aune de France au derrière de ces Malheureux.

Tout ce qu'ils demandoient avec le plus d'instance, c'étoit qu'on leur coupât *ces espèces de chair*, comme parle Hippocrate, qui les incommodoient si fort, & que d'ignorans Chirurgiens prénoient pour le Rectum même, parce que cette Membrane fine, gonflée de sucs, *intestinum mentiebatur*, pour imiter une heureuse expression de Martial. On coupoit en effet ce Velouté le plus près de l'Anus qu'il étoit possible, & c'étoit, hélas! le dernier service qu'on leur rendoit, comme on en peut aisément juger.

A meſure que l'Humeur corroſive deſcend, tant par ſon propre poids, que par l'Áction des Inteſtins, les tranchées & toutes les Matières, qu'elles détachent, deſcendent avec elles.

Vous voudrez ſavoir, qu'elle eſt la compoſition des Selles; Elles ſont compoſées d'excrémens, de ſucs muqueux, de morceaux de velouté, de Sang rarement pur, que je n'ai jamais vû tel, entant que tiré par une Humeur Diſſentérique; de Matières vermineuſes, de petits vers, de pus enfin, qui annonce une ſuppuration mortelle. Toutes ces matières confondües entr'elles, forment un mêlange liquide excrémentitiel plus ou moins clair, dont la couleur, l'odeur, la conſiſtance varient à l'infini, ſuivant cependant toujours l'état, ou les dégrés de la maladie.

Plus les Tranchées ſont vives, longues, plus ſur tout le Téneſme eſt violent, plus les ſelles ſont fatigantes & douloureuſes. Tels ſont les effets, telle eſt la diſſipation d'Eſprits, qui s'enſuit, qu'il n'eſt pas ſurprenant que les forces ſoient ſi vîte épuiſées.

Mais quelle eſt cette irritation ſinguliè-

gulière des Nerfs du *Rectum*, qui consume la Machine en vains efforts, souvent pour un rien, pour un grain de velouté, ou même de *mucus*, & qui trompant la Volonté, toujours dupe des Mouvemens les plus illusoires, la persuade que le Corps, le plus vuide, est réellement plein, & qu'il en va sortir, comme on le désire, une grande quantité d'ordures ? Pourquoi les autres Tranchées, celles qui résident ailleurs, & tranchent aussi le sentiment, ne s'en joüent-elles point de la même manière ? Voilà ce que les Névrologues, & tous nos fureteurs de Nerfs ne découvriront jamais.

Je ne demande point la raison des autres effets du Ténesme. Le mal parvenu enfin, & fixé à sa dernière retraite, le *Rectum* sans cesse & fortement irrité, est forcé de s'allonger, de faire une sortie, & les Malades de se le remettre souvent en place avec les doigts.

Je ne m'inquiète pas plus de celle du Priapisme. La connoissance Anatomique de la Partie, celle de la nature mordante des Sucs infects, topiquement

ment appliqués à l'Anus, qui en eſt pénétré, tout prouve, que cette violente & facheuſe érection vient de l'irritation du petit Muſcle, connu par les Anatomiſtes, qui part de la ſurface interne du ſphinctre l'Anus, & va s'inſérer au bulbe de l'Urèthre: par quelque Cauſe en effet qu'il ſoit titillé, comme certains impuiſſans le ſavent par expérience, il affermit & rend durable un trop court ou trop foible Phénomène d'Amour.

POURQUOI tant de Nerfs, qui forment ça & là dans la Capacité du Bas Ventre des entrelacemens, ſemblables à ceux des cordes d'un Mât de Vaiſſeau; ſpaſmodiquement irrités, ne produiroient-ils pas, comme dans la Néphrètique, cette douloureuſe rétraction des Teſticules, que je ne vois pas qu'on ait obſervée avant moi dans la Dyſſenterie?

PAR la même Sympathie encore, (car je laiſſe là celle, qui produit les Nauſées & les Vomiſſemens, Symptômes communs auſſi à la Néphrètique,) le Ténesme paſſe facilement des Selles aux Urines. Tantôt elles ſe ſuppriment

ment tout-à-fait, tantôt elles coulent goute à goute, avec une douleur, qui imite celle du Calcul, non des Reins, mais de la Veſſie, en ſe faiſant vivement ſentir au bout du Gland, à la faveur de la continuité des Membranes.

APRÈS tant de miſères & de calamités dans le vivant, ne devois-je pas m'attendre à voir dans le mort tout ce que j'ai décrit, & que les veſtiges de la Maladie m'offriroient dans la plus ſale image, comme les ruïnes & les cendres d'un Palais brulé?

L'EMBARRAS eſt de ſavoir pourquoi l'Incendie a ſemblé reſpecter le Toit de l'Edifice, je veux dire, la prémière moitié du Canal. Foible embarras cependant, pour peu qu'on veuille conſidérer, que l'Humeur Dyſſentérique ne fait que gliſſer depuis le *Duodenum*, jusqu'à la Valvule, qui fait la diſtinction Anatomique, & comme la Séparation du Canal Inteſtinal; que c'eſt là qu'elle s'arrête, ſéjourne, & que commence viſiblement la Tragédie.

MAIS aïant une fois paſſé cette Barrière,

rière, les Inteſtins s'élargiſſent ; & la Cauſe maligne plus à l'aiſe, pouſſée en embas par un mouvement plus foible, presque en Stagnation, y fait ſon nid & ſes ravages, d'autant plus, que la Bile, qui vient du foye, ſe joint à celle dont le Sang ſe dépure, comme de toutes ſes autres parties Hétérogènes, dans ce Cloaque.

CELA poſé, quelque Phlogiſtique que paroiſſe la rougeur légère, dont j'ai fait mention, elle n'en impoſe qu'à ceux qui ne voient pas plus loin que leurs yeux. C'eſt une inflammation, ſi l'on veut, mais qui eſt l'effet, & non la Cauſe de la Maladie. Tant & de ſi vives irritations Topiques & autres de la Tunique Nerveuſe, & des Filets de Nerfs, qui entourent & compoſent en partie les Vaiſſeaux Sanguins, peuvent bien tellement y étrangler la Circulation, qu'il s'y faſſe, comme dit Mr. Boerhaave, des Erreurs de lieu, *errores loci.* Faute encore de pouvoir paſſer dans les Tuïaux ſans nombre, bouchés & détruits, le ſang revenant ſur ſes pas, engorgera les parties vivantes; & de toutes ces façons, les Inteſtins

teſtins grêles, ſans être le Siége de la Dyſſenterie, pourront cependant participer à quelque rougeur, moins forte, à la Verité, que celle de la Plèvre des Pleurétiques, & ſeulement d'une teinte plus foncée & plus vive que la Naturelle.

Ce Phénomène ainſi expliqué, on n'en peut légitimement conclure, que le mal attaque indifféremment tout le Canal; encore moins, qu'il vienne toujours d'inflammation, comme l'eût crié ce ſavant Déclamateur Mr. Hequet, à la vûë de l'état mal interprété du Cadavre. D'ailleurs la plûpart des Dyſſenteries ſont ſans Fièvre; donc ſans inflammation, du moins de la Nature de celles que nous connoiſſons. Presque toutes les inflammations d'entrailles ſont auſſi ſans Dyſſenterie, (& *viciſſim*) parce que le ſang le plus Phlogiſtiquement condenſé en un Canal bouché, eſt rarement aſſés acre pour le ronger; encore ne regarderois-je l'effet de cette Corroſion, que comme une eſpèce d'Hémorragie, qui donne un ſang pur.

Tels ſont les principaux Symptômes

mes de la Dyssenterie encore mobile & dans les prémières voies, avec les raisons, qui peuvent en faciliter l'intelligence beaucoup mieux, si trop de confiance ne m'abuse, qu'on n'a fait jusqu'à présent.

Nouveau Théatre, nouvelles Scènes.

LORSQU'ON n'a pas profité de la Mobilité de la Cause Morbifique, pour l'emporter & la chasser hors du Corps, & qu'on lui a donné, ou le tems, ou la facilité de passer dans le Sang, elle y produit des accidens plus facheux que les prémiers, & qui sont les Signes ou les Symptômes de l'Humeur Dyssentérique, transportée dans les secondes voies.

QUAND on considère l'extrême porosité d'un Canal aussi spongieux, duquel les Lavemens & la nourriture, donnée sous cette forme, passent quelquefois tout entiers dans le Sang, porosité prou-

prouvée par tant d'autres Expériences Anatomiques, on conçoit clairement qu'une Humeur Contagieuſe peut y pénétrer facilement, ſi on ne ſe dépêche de l'expulſer.

OR le Principe malin entré dans le Sang, y fait naître des maux divers, tous dépendans de la différente nature des parties, ſur lesquelles il ſe jette & ſe fixe, ſi elles ſont ſolides; ou avec lesquelles il coule, ſi elles ſont fluides. On aura, par exemple, la Fièvre, la Bile étant mêlée, ou remêlée au Sang; car celle même qui l'avoit quitté, pour ſe jetter & ſe dépoſer ſur les Inteſtins, les quitte à ſon tour, pour revenir au grand Courant, par une ſorte de Circulation facheuſe. Portée à l'Eſtomac, qu'elle pique & brule, comme un tiſon de feu, elle y produit ce cruel Symptôme, qu'on nomme *Cardialgie*, & des Douleurs d'autant plus vives, que le *Plexus* Stomachique eſt fort abondant en Nerfs, & plus tendu que celui d'aucun viſcère. Tant d'autres Plexus irrités par une Dyſſenterie errante, cauſeront dans l'homme, comme dans la Femme, ce qu'on appelle

vulgairement des *Vapeurs*, lesquelles consistent dans cette irrégulière agitation d'esprits, qui se joüent de tant de manières de notre pauvre Imagination.

Si les Miasmes Vénéneux se transportent aux oreilles, ils produisent la surdité, Symptôme aussi peu à craindre ici, que dans les Fièvres, où il se montre si souvent aux Praticiens, qui en ont bon augure, persuadés que la Masse du Sang est d'autant plus débarassée. Si c'est au Poumon que le mal s'est fixé, l'Hémophtisie paroit, vraïe Dyssenterie, qui n'a fait que changer de viscère.

L'Hidropisie du bas Ventre nommée *Ascite*, des Abcès, diverses Tumeurs aux Côtes, aux Viscères, aux Articulations; la Paralysie de tel ou tel Membre, diverses Douleurs vives, Rheumatiques, aux Testicules, au Coccix, au milieu des Membres, à la Plante des piés, sur lesquels les Convalescens ont autant de peine à s'appuïer, que s'ils relévoient de la petite Vérole; des furuncles, des dartres, cent sortes de pustules cutanées, dont tout le Corps & le Visage même insuppor-

portablement démangé, ſe trouvent couverts, (à moins que la matière repompée n'ait été conſumée par une Fièvre avantageuſe, ou n'ait coulé par les Sueurs, par les Urines &c.) telle eſt la formidable queuë de cette inſidieuſe maladie, ſuite néceſſaire du reflux de la Bile Dyſſentérique, de la Diſſolution du Sang qu'elle produit, des Sucs qu'elle arrête, fait croupir, ſuppurer de la manière dont elle s'accroche, avec ſon alliage de Tranſpiration à la peau qu'elle élève, ronge &c.; Telles ſont les Scènes de ce nouveau Théatre; Scènes d'autant plus terribles, qu'il eſt plus vivant, plus animé, & annonce par-là au Parterre connoiſſeur, tout ce qu'il doit craindre du denoüement de la Pièce.

SI tels ſont les Effets de la Dyſſenterie rentrée dans les Vaiſſeaux, vous voyez d'avance, combien il eſt dangereux d'arrêter ce Mal, & que c'eſt le faire rentrer en dedans, au lieu de le chaſſer dehors. Il ne faut pas même l'abandonner à ſon Cours. La Nature n'a pas toujours la force de ſe dégager elle-même de ſes Liens; au contraire

une fois priſe, ſouvent elle s'y embarraſſe de plus en plus, ſe conſume & meurt en de vains efforts.

Lors que la Bile changée en eſpèce d'Arſenic, ou de Cantharides, enfonce les pointes de ſes ſels corrompus jusqu'au vif des Entrailles ; que fait la Nature? ce que fait une montre bien montée ; celle-ci marque les heures ſans le ſavoir ; l'autre, non moins aveugle, mais ſi heureuſe, ſi bien guidée pour l'ordinaire dans ſon aveuglement, qu'elle a mérité le nom de Sage, ſe ſert de la force que tous les Corps animés ont en partage, pour ſecoüer le Joug de ſes adhérences bilieuſes, & tâcher de ſe délivrer, de ſe ſéparer de cette poix cauſtique qui la fait ſouffrir: force innée, la ſeule qu'elle ait, mais qui n'eſt pas, à beaucoup près, toujours ſuffiſante, pour mettre les Nerfs à l'abri de tant de piqueures & d'inſtrumens tranchans; mouvement automatique, vainement nié par les *Stahliens*, auſſi promt, auſſi vif que le ſentiment même, qu'il ſuit de près, comme pour voler à ſon ſecours.

Ce mouvement donc, qui ſe montre

tre par-tout dans L'Oeconomie Animale, eſt le prémier Médecin de la Nature: c'eſt lui qui détache l'Humeur acre & gluante colée aux Inteſtins; Et comme cela ne ſe fait point ſans douleur, de là naît le prémier ſentiment de tranchées ſourdes, qui ſuit la dilacération des Fibres; & comme on fait deſcendre un poids au moïen de cordes & de poulies, cette Force naturelle tirant de fibres en fibres, celles des Viſcères, y produit une irritation, un ébranlement, qui ſuppoſe un redoublement d'occillation & de contraction dans les Solides. Or on ſent que ce ſurplus de mouvement attirant, proportionnellement à ſon dégré de force, ou de vivacité, une ſource d'Humeurs, plus ou moins abondante, augmente ainſi conſiderablement les Sécrétions qui ſe font dans toute l'étenduë du canal inteſtinal; Sécrétions que le relachement ou la laxité naturelle du tiſſu fibreux & glanduleux augmente encore.

Telle eſt la Cauſe la plus fréquente du *Cholera*, de la Dyſſenterie & de la Diarrée Bilieuſe. Par-tout la Nature ſuit les mêmes Loix, dès qu'elle eſt

bleſſée par quelque Corps étranger ; cela ſe voit dans l'Oeil, dans l'Urèthre &c. ; Les Liquides qu'elle fait couler par le Mécanisme que je viens de donner, deviennent le Véhicule de l'Humeur, qu'ils ne portent, ne balaïent, n'entrainent, qu'après l'avoir délaïée & adoucie.

CETTE conduite de la Machine, ne nous montre-t-elle pas évidemment celle que nous devons tenir ? La Nature ſervant ainſi de guide à l'Art, ne ſemble-t-elle pas crier à haute Voix : voyez ce que je fais, & comme je m'y prends ; Médecins imitez-moi : Il n'y a pas un moment à perdre ; La Vraïe Prudence eſt ici d'être vif. *Periculum eſt in Morâ.*

OUI certes, Il faut couper l'arbre par la racine, ſi l'on veut l'empêcher de pouſſer tant de funeſtes branches ; ſi on veut parer, ou obvier à cette Légion de Maux dont un ſeul eſt la Cauſe.

MAINTENANT comment peut-on le mieux aider la Nature à faire cette grande Opération ? par l'Emètique, plus capable qu'aucun autre Purgatif,

de détacher & d'enlever l'eſpèce de cole arſénicale dont il s'agit.

Quoi l'Emètique! un remède ſi violent dans un mal ſi violent lui-même? une préparation chymique, ſi tranchante, dans des Viſcères tranchés, déchirés par la Bile, comme par tous les Venins Corroſifs!

Discours frivoles, préjugés que l'Expérience détruit! ſi les Médecins les plus Zêlés pour les progrès de l'Art, ſe préviennent contre les meilleurs Médicamens, ou parce qu'ils n'oſent les employer, ou parce que le Public les redoute, il faut un Siècle à la Médecine pour faire un pas. Triſte Réflexion, parce qu'elle eſt vraïe!

Il ne l'eſt point violent, l'Emètique; Il ne s'attache, ne ſe prend, ne s'incorpore point aux Matières gluàntes, comme font avec danger nos Réſines purgatives, & il détache & expulſe à ſouhait le Poiſon corroſif. Point de ſuperpurgation; rien de facheux; Nulles ſuites à craindre après l'uſage de cette Poudre Soluble. Elle frape, frape un ſeul coup; la Machine le ſent; (non toujours) & c'eſt fait. C'eſt

une piqueure d'aiguille, ou d'épingle, qui préſerve de cent mille dards; c'eſt un coup d'éperon qui ſauve un Cavalier de l'Ennemi; & la plaïe auſſi-tot faite, auſſi-tot guérie, ſur-tout par le prudent uſage de l'Opium.

Quel mal d'ailleurs, quand on ſeroit un peu tranché? quand on vomiroit? les heureuſes ſecouſſes du Vomiſſement emportent tous les jours de Points aſſés vifs, tant dans la Pleurèſie, que dans la Dyſſenterie &c. Plus les tranchées ſont vives, plus le ſentiment eſt aigu; plus il en réſulte de Vivacité dans cette manœuvre ſourde, par laquelle on a prouvé, que la Nature cherche à ſe débarraſſer, & ſe débarraſſe en effet ſi ſouvent ſans le ſecours de l'Art, du fardeau qui l'opprime. Le rongement que l'Emètique produit en des Entrailles délicates, n'eſt donc point d'un ſiniſtre préſage, ſi le Sang ne le ſuit pas: au contraire, ce n'eſt qu'un petit mal, pour un grand bien, puiſqu'il marque un décolement, qui ne peut ſe faire ſans quelque douleur.

COMPARERA-T-ON à préſent les plus petits déſavantages, une cauſticité,

té, un rongement momentané, quand même il tireroit quelques gouttes de Sang de plus que n'eût fait la Cauſe de la Maladie, aux plus grands avantages, qui reſultent de l'action qui a produit cet effet peu facheux? Des terreurs paniques doivent-elles contrebalancer la certitude où je ſuis de la merveilleuſe utilité du Tartre Stibié, parce que ce remède eſt ſuſpect au Peuple, qui n'eſt point en état d'en juger, & aux Médecins qui ne l'ont point éprouvé?

Il eſt effectivement un Art connu de faire prendre l'Emètique, en autant d'eau, & en ſi petite Doſe, que la maladie, l'âge, & le tempéramment l'exigent. Lorſqu'on n'a point de Tartre Stibié, ſéché au four, (car alors il ne fait point vomir, & convient par conſéquent à ceux qui ne peuvent vomir ſans de trop violens efforts) l'Emètique ordinaire, beaucoup délayé, & comme noyé dans un grand lavage, où il eſt parfaitement diſſous, produit communément le même effet. Rarement fait-il vomir ainſi préparé; il enfile la voïe des ſelles avec tant de dou-

 ceur,

ceur, qu'on ne ſent guères plus, pour l'ordinaire, ſa manière d'opérer, quelque conſidérable qu'elle ſoit, que celle du *Sel de Seignette.*

POUR moi, qui ai ſi ſouvent uſé de ce remède, je trouve que la Rubarbe, qui purge infiniment moins, échauffe davantage. Tant il eſt vrai, que l'Emètique réunit tout à la fois la vertu d'un grand Purgatif, avec, pour ainſi dire, l'innocence d'un Minoratif. Et voilà pourquoi, je l'ajoute pour faire voir l'aveuglement de ceux qui déteſtent les remèdes chymiques, & les grandes obligations que nous avons à la Chymie: Voilà pourquoi ce remède eſt emploïé avec ſuccès, non ſeulement dans la Dyſſenterie, mais dans la petite Vérole, dans les Fièvres putrides, dans la Diarrée &c. où il agit en évacuant, comme en ſecouant, dans toutes les Maladies Soporeuſes qui en exigent une plus forte doſe. L'Ame, pour le dire en paſſant, ſemble-t-elle éteinte? tout le ſentiment de cette ſurprenante Machine du Cerveau, eſt-il ſuffoqué, ou enſéveli dans des Tuyaux farcis de Sang ſous un monceau de moël-

moëlle affaiſſée? Que fait l'Emètique: Il renverſe l'Eſtomac, donne un branle conſidérable à toutes les Parties Correſpondantes. Les Liqueurs croupies marchent, & l'Eſprit avec elles. Quelle admirable Puiſſance de la Médecine! C'eſt la Reine des Sçiences.

MAIS pour ne point m'écarter dans un Sujet ſi fécond, contentons nous de quelques Réflexions qui appuyent ſolidement le point le plus eſſentiel de ma Pratique; & qu'on voye de plus en plus, que nous ne voguons point au hazard ſur la Mer Hippocratique. C'eſt toujours le hazard en effet qui dirige le meilleur Praticien, quand il n'eſt point éclairé par la Théorie. Sydenham, qui s'en eſt paſſé, n'eût point, avec elle, fait tant de faux pas; Et la Vérité lui eût fait plus d'honneur.

CONSERVER ce qui ſe trouve dans les prémières voïes, c'eſt craindre d'enlever au feu qui va conſumer les Viſcères, les Alimens qui ne peuvent que l'entretenir & l'augmenter.

VOULOIR corriger la Maladie par quelque prétendu Spécifique, projet impoſſible, promeſſe de Charlatan!

Le Seul ſpécifique d'un homme au fait de ſa Profeſſion, c'eſt la Méthode. C'eſt la Cauſe, & non les Effets, qu'il faut attaquer. Suſpendre, arrêter brusquement ce que la Nature fait ſi ſagement couler, c'eſt la prendre à contreſens; c'eſt être de ces Médecins Vulgaires, qui ne ſemblent ſe piquer de la ſuivre, que lorsqu'elle eſt dans le mauvais chemin.

Les Aſtringens ayant formé une eſpèce de Digue, qui empêche ces eaux ſalutaires de s'étendre librement au loin, & de charier avec elles le Venin délayé, il ne l'eſt point; en conſéquence, il ne peut être détaché des lieux de ſon adhérence, que leur affluence eût en partie détruite. Bien pis; ce que les eaux détrempent ſous la croute des aſtringens, entre plus facilement par les Veines lactées & par tant d'autres voyes dans le Sang; & plus la glüe Dyſſentérique reſte colée aux parois inteſtinales, plus le loup, comme on dit, a de diſpoſition à s'enfermer dans la Bergerie.

Il eſt évident que les parties les plus déliées, les plus mobiles de cette glu-

glutinoſité empoiſonnée, s'étant inſinuées dans les Veines, ſoit pour avoir négligé de la délayer, de la ratiſſer; ſoit pour avoir, qui plus eſt, tenu une conduite capable de la faire rétrogarder; on verra s'élever tous les orages dont j'ai fait le détail, & qui m'enhardiſſent à dire que cette diverſe Métastaſe de la Dyſſenterie, eſt comme *la Boëte* d'où ſortent tous les Maux, ſuivant la fiction des Poëtes.

Si tels ſont les ravages de ce venin dans le Sang, qu'ils nous font vivement regretter ſa préſence dans les prémières voyes, parce que les bleſſures qu'il y fait, ſont beaucoup plus à la portée des ſecours, cette-ſeule Vérité ne nous éclaire-t-elle pas ſur toutes les autres? N'eſt-il pas clair, que tout l'Art conſiſte à chaſſer le mal par le plus court chemin? Qui doute, qu'il ne faille d'autant plus évacuer, qu'il y a plus d'humeurs Dyſſentériques, & que le Sujet eſt bilieux, & ſur-tout crapuleux.

La même Pratique eſt auſſi abſolument néceſſaire dans les Dyſſenteries, d'une qualité entièrement oppoſée à

 cel-

celle dont j'ai prétendu parler jusqu'à préſent, c'eſt-à-dire, dans celles où domine l'aceſcence, & dont la contagion eſt bannie; raiſon pour laquelle on les appelle *Solitaires.* En l'une & l'autre eſpèce, il faut purger, ſans balancer, & d'autant plus vigoureuſement, qu'on a le Corps rempli de fruits, de lait, (coagulé par quelque acide dans les Entrailles,) d'huitres, de viandes, principalement ſalées, de poiſſon, de légumes, & en un mot de crapule, ſoit aceſcente, ſoit putrescente. Or quel autre remède que l'Emètique peut mieux chaſſer & emporter comme d'emblée cet amas de Matières amoncelées; reſtes indigeſtes d'alimens aigris, rances, ou pourris, dont l'énorme quantité engoüe & farcit toute l'étenduë des gros Inteſtins.

Ce gourmand de profeſſion a dans le Ventre tout ce qu'il a mangé depuis huit jours; & que n'a-t-il pas mangé? cependant, Médecin, vous ne voulez point purger; pour moi, je ne reſpecte pas plus ce tonneau d'Ordures, que vôtre honteuſe ignorance. Quoi! vous ne voïez pas que ſe mêlant peu à peu aux

aux Matières que l'Humeur Dyſſentérique, quelle qu'elle ſoit, a déjà infectées, tout ce vaſte cloaque s'infectera tout entier lui-même, comme un grand tas de pommes ſe corrompt par une ſeule pomme pourrie? & alors ce n'eſt plus un monſtre ordinaire que vous avez à combattre, c'eſt un Hydre, qui demande un Hercule en Médecine; & en eſt-il?

L'EMÈTIQUE donc, voilà la maſſüe dont il faut s'armer, avant qu'une ſeule tête en ait produit tant d'autres. Il eſt en effet ſi puiſſant en certaines diſpoſitions du Corps, qu'à la plus petite doſe, ($\frac{1}{4}$ de grain fort délayé) donnée à un Seigneur fort crapuleux, je l'ai vû vuider, à la fois, & tout un baril d'ordures, & toute la matière morbifique, qui avoit fait venir beaucoup de Sang, de ſorte qu'au bout de 24 heures tout le mal rongeant diſparut pour jamais. Par rapport à l'état actuel & futur, on peut donc regarder l'Emètique, comme une Médecine *Terapeutique & Prophylactique*.

QUE peut oppoſer à cela Degnerus? que peuvent objecter tous les Mé-

Médecins d'un ſentiment contraire ? car c'eſt principalement dans les Dysſenteries mêmes de ce Docteur de Nimègue, que le Tartre Stibié remporte aiſément la Palme ſur tous les autres remèdes ; c'eſt préciſement dans celles, qui ſont vraïment Bilieuſes & Epidèmiques, qu'il ſe diſtingue le plus, & ſe montre même abſolument néceſſaire. Le défaut d'expérience à cet égard, (car la prévention de Degnerus contre l'Emètique, l'a empêché de l'eſſayer) la timidité de tant d'autres, trop honorée du nom de Prudence (puiſqu'elle vient le plus ſouvent de ce qu'on n'oſe s'éloigner du chemin frayé, ou de la méthode favorite de chaque Païs :) de ſi foibles raiſons l'emporteront-elles ſur les plus fortes & les plus concluantes? ſur tant d'obſervations & d'expériences, toujours les mêmes en divers lieux, ſur une heureuſe hardieſſe, juſtifiée par des Succès ſans nombre?

Il eſt ſi néceſſaire de purger fortement, au lieu de *purgéter*; Il eſt ſi eſſentiel de commencer par là le traitement, que, ſi on ne l'a pas fait, dès-qu'on a pû & dû le faire, il faut cepen-

pendant toujours en venir là, en quelque tems de la Maladie que ce ſoit, pourvû que les ſolides ne ſoient point encore entamés; car il eſt des cas déſesperés, où l'on n'agit pas ſeulement en pure perte, on profane le Remède, & on deshonore le Médecin.

A plus forte raiſon faut-il ſe hâter de mettre en Oeuvre les plus grands Sécours, ſi l'on a eu affaire à un Médecin aſſés mal-adroit pour donner le Diascordium & autres dangereuſes drogues, ſous prétexte de reſſerrer des Fibres trop laches, & de fermer des Vaiſſeaux ouverts.

Mais lorsque le Mal a déjà duré un certain tems, toute l'étenduë de ſon Siége, ou du Canal qu'il parcourt, étant arroſée & infiltrée d'une prodigieuſe quantité de Sucs plus rongeans & plus gangréneux que jamais; qui le croiroit? (& c'eſt à l'éloge de l'Emètique promptement emploïé que je l'ajoute) ce remède m'a paru inſuffiſant pour couper pié aux funeſtes progrès de la Maladie.

A quel plus puiſſant purgatif avoir donc recours, dans ces opiniâtres Dyſſen-

ſenteries, qui menacent de gangrène? Au Verre d'Antimoine? Je l'ai pluſieurs fois donné à la doſe d'un quart de grain dans de la Cire, faiſant boire par deſſus des liquides capables d'empâter ou d'émouſſer les pointes corroſives de ce verre, tels que l'eau de Ris, l'eau de pattes de Poulardes, l'eau de Pariétaire avec de l'huile d'Amandes douces, du Syrop violat, du Suif fondu, qu'on donne aux Pauvres, pour appaiſer les ſimples tranchées de la Dyſſenterie, tant par la bouche, qu'en lavement.

RIEN de plus efficace que cette dernière préparation chymique: J'ai vû fréquemment le ventre le plus dur, le plus tendu, le plus douloureux, ſe détendre & s'amollir par ſon Opération: les Malades charmés ſembloient ſe le manier, comme s'il n'eût plus fait partie de leur Corps, tant il étoit inſenſible. Les tranchées ſe calment, les Selles ſe modèrent; ſouvent les unes & les autres diſparoiſſent preſque ſur le champ ſans retour & ſans ſuite: ce qui prouve, qu'il vaut mieux tard que jamais attaquer un puiſſant Ennemi avec les plus fortes armes.

QUAND la Cauſe eſt emportée, les Effets ceſſent auſſi impunément que néceſſairement. Combien de Soldats qui alloient vraiſemblablement périr, ont été, des portes de la Mort, rappellés à la Vie, par l'heureuſe Opération d'un remède, que j'eſſayai d'abord par déseſpoir.

CEPENDANT comme ce n'eſt point ici un de ces cas, où le Médecin puisſe ni doive rien céder aux préjugés, ou aux répugnances du Malade; ne faiſiſſons point d'une main foible des momens auſſi précieux que les prémiers: Ils ne peuvent ni ſe rappeller, ni toujours ſe réparer: Plus l'occaſion paſſe vîte, *Occaſio præceps*, plus il eſt téméraire de ſe flatter de réuſſir, quand d'abord coupable de négligence, on n'a pas fait valoir les plus grandes reſſources de l'Art.

J'AI remarqué que moins on a été purgé dans le cours de la Maladie, ſoit naturellement, ſoit artificiellement, plus ce *Verre* eſt indiqué, plus il purge, (rarement fait-il vomir,) & par là fait de miracles. Cette préparation d'Antimoine m'a paru abſolument néces-

ceſſaire pour rédreſſer, autant qu'il eſt poſſible, les torts puniſſables de ces Médecins, que j'oſe appeller *Aſtringens*, du nom de leurs déteſtables remèdes. Il y a moins à compter ſur ce Médicament, lorsque malgré le prompt uſage, & même réïtéré, s'il le faut, de l'Emètique, les choſes vont cependant de mal en pis; quoiqu'au fond ce qui peut le plus efficacement écarter une gangrène prochaine, dont menace un Mal rebelle, ne doive jamais être dédaigné. La gangrène une fois formée, le meilleur Médecin, & le meilleur Quinquina ſont inutiles.

VOILÀ la Cure eſſentielle de toutes les Dyſſenteries humides, dans lesquelles les ſelles démontrent, qu'il y a des Humeurs à évacuer. Quelle que ſoit la nature de ces Humeurs, cette méthode eſt préferable à toutes les autres. Qu'importe la qualité du Poiſon, s'il eſt prouvé qu'il faut vîte s'en délivrer, & qu'il ne doit reſter aucun prétexte de négliger l'Emètique? Cette Doctrine comprend non ſeulement les Epidèmies Bilieuſes, Alcaleſcentes, Putrides, & d'une puanteur Contagieuſe, (con-

(contre laquelle il n'eſt point de Vinaigre aſſés fort, tant pour le Médecin qui s'en lave, que pour le Malade qui en boit;) elle regarde auſſi les Dyſſenteries Solitaires; ſoit Bilieuſes, quoique d'une Bile plus douce, & non contagieuſe; ſoit encore produites par des Matières diſpoſées à s'aigrir, ou à ſe putréfier.

Je vais dire plus, ſans craindre qu'on m'accuſe d'exagerer la vertu de l'Emètique; elle ſeroit en effet trop bornée, à ces Dyſſenteries, dont la Cauſe matérielle eſt, ou ſi ténace, ou ſi abondante, que le Simple délaïement ne pût ſuffire pour l'éteindre; elle s'étend juſques à ces Maladies du même genre, qui n'étant, ni ce qu'on appelle ſèches, ou ſans Humeurs, ni inflammatoires, proprement parlant, ne ſemblent pourtant pas tout-à-fait exemtes de Diſpoſition Phlogiſtique.

ON reconnoit cette eſpèce à une Douleur fixe, poignante, vive, mais non atroce, comme dans les Dyſſenteries vraiment inflammatoires; les ſelles montrent du Sang, ou tout-à-fait pur, ſuivant quelques Auteurs, ou mêlé de quel-

quelques matières, non ſemblables, ni aux Raclures de Boyaux, ni à de la Lavûre de Chair, mais à une mucoſité picéeuſe, ou goudronneuſe, dont l'éxécrétion n'empêche pas les Douleurs de continuer avec beaucoup de vivacité. Comme ces Matières conſtituent la Dyſſenterie, & ſont la Cauſe qui ronge les Entrailles, il eſt certain qu'il n'y en reſte toujours que trop pour leur repos.

CRAIGNONS le point fixe, beaucoup plus que les tranchées ordinaires; car quoique la Fièvre ne paroiſſe point encore, il marque la diſpoſition inflammatoire qui caractériſe la Dyſſenterie dn même Genre : Mais ſongeons en même tems qu'ordinairement plus on va à la garde robe, moins on rend de Sang, & plus de Dyſſenterie.

QUE la Douleur ne ſe taiſe donc point ſans de bonnes raiſons, qu'elle ne cède qu'au Sang verſé, d'une main, plûtot prodigue, qu'avare; & à la Méthode Antiphlogiſtique, & même, s'il eſt beſoin, Antiſeptique. Si elle vient tout à coup & d'elle même à ceſſer, tandis que le pauvre Malade ſe réjouït

avec l'ignorant qui l'aſſaſſine, en criant, Victoire; la gangrène & la mort ſont déja dans les Viscères. Mais en même tems ne négligeons jamais la voïe des Selles; car non ſeulement le Sang arrêté & condenſé dans quelques Vaiſſeaux inteſtinaux, peut facilement ronger ces tuyaux douloureuſement tendus, amincis, & conſéquemment ſur lesquels la brulante acrimonie de ce Sang croupi peut facilement mordre d'un côté; mais de l'autre, une Bile réſineuſe presque toujours de moitié, dans l'affaire, pique, bleſſe, ouvre les Inteſtins.

TELLES ſont les deux Cauſes qu'il faut combattre dans les Dyſſenteries humides & inflammatoires, quelque peu qu'elles ſoient l'un & l'autre.

DE là nait 1mo. la néceſſité de faire autant de Saignées qu'il en faut pour réſoudre, ou dégager l'inflammation, ſoit formée, ſoit prête à ſe former 2do. Celle d'évacuer, non par des réſines, dont le danger a été inſinué ci-devant, non par des Minoratifs, connus pour inſuffiſans, mais je le repète, par l'Emètique.

ON ſe récrieroit encore ici vainement;

ment; le Tartre Stibié enhardi, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, par les détentes, ou les relachemens que la Saignée produit, paſſe mieux, agit de concert avec elles, & les ſeconde merveilleuſement. Il expulſe l'Humeur qui mine l'Inteſtin, d'autant plus impunément que la Veine ouverte a déjà donné du jour à la Circulation, & lieu à la détente dont je viens de parler.

L'EMÈTIQUE n'eſt donc jamais employé dans ces ſoupçons de légère phlogoſe, avec plus de prudence & moins de peril, que lorsqu'au moins une Saignée l'a précédé.

CEPENDANT ſi on eſt fondé à ſoupçonner quelque amas de crapule, dans les prémières voyes, j'oſe avancer que le mieux ſeroit de commencer par purger: & ſuppoſé qu'on ſe trompât, il eſt facile de ſe redreſſer, en venant promptement à la Saignée. La difficulté du paſſage de l'Emètique; les violens efforts qu'il fait faire; les Douleurs qu'il augmente, tout éclaire aiſément cette erreur, d'ailleurs peu dangereuſe par la manière, dont on donne aujourd'hui l'Emètique.

A dire vrai, on eſt quelque-fois fort embarraſſé, tant les ſignes ſont obſcurs, auquel on doit d'abord donner la préférence, ou de l'Emètique, ou de la Saignée. Le meilleur Médecin, comme le meilleur Philoſophe n'eſt pas toujours le moins incertain. Ce que le Malade raconte des repas qu'il a faits; ce que le Médecin lui aura vû manger lui-même depuis quelques jours, la plénitude apparente d'un ventre conſtipé, gonflé de Vents, ſpasmodiquement tendu, tout ſéduit quelque-fois le tact le plus attentif & le plus fin: j'avoüe que j'ai vû des cas, où j'aurois voulu avoir commencé par la Saignée, & d'autres, par la Purgation. J'en dois ajouter un autre, qui fait ici une Obſervation importante; c'eſt que j'ai une fois donné l'Emètique, quoiqu'il y eût quelque diſpoſition inflammatoire, & presque nulle crapule, comme je m'en étois, ſur la confeſſion du Malade, fauſſement perſuadé: & cependant les Douleurs parurent ſur le champ ſe moderer, & la Matière Dyſſenterique, qui vint à la garde-robe, mieux détachée que par aucun minoratif, diminua tellement la

fréquence des Selles & la vivacité des tranchées, qu'au moïen de quelques Boiſſons déterſives, antiſeptiques & antiphlogiſtiques, telles que l'eau commune, la limonade, le petit lait, ſans lavement, ſans bouillon, la curation fut heureuſe en peu de jours. Ainſi l'Emètique fort détrempé n'eſt rien moins que redoutable, dans les circonſtances mêmes, où il m'eût fait toujours trembler, ſi cette mépriſe ne m'eût raſſuré. N'eſt-ce pas de la même manière qu'on a découvert l'utilité de la Saignée, pour faire ſortir la Rougeole, la petite Verole &c.; lorsqu'on l'a faite dans des maladies qu'on imaginoit tout autres que celles-là? Quel Triomphe pour l'Emètique!

JOIGNONS les avantages de la Saignée à ceux de notre remède favori. Elle fait plus vîte éclore la Fièvre, que le point fixe annonce, & qui ſe couve comme ſous les cendres du mal Phlogistique.

UN Point douloureux, ſans Fièvre, eſt ſouvent plus à craindre, ſeul, qu'avec elle. En général la Saignée accélerant ce mouvement exceſſif des Liqueurs, eſt

est donc en soi, pour cette raison même, avantageuse & salutaire.

RAPPELLONS-NOUS que la brusque disparition de la Douleur, est un signe de gangrène, parce que cette espèce de Désertion ne vient pas, comme dans les Points vifs bien guéris, d'une heureuse résolution du Sang rentré dans ses tuyaux; mais d'une rétrogression spontanée de toutes les Liqueurs vitales, qui ont abandonné la partie souffrante.

N'EST-IL pas vrai, que lorsqu'il n'y a point de Fièvre, ce reflux total est plus dangereux, que lorsqu'il y en a? n'est-il pas évident que cet abandon des Forces de la vie doit être alors plus ordinaire?

LORSQUE la Douleur est prête à s'éclipser par le défaut de ces forces vitales, elle est conservée soigneusement par la Fièvre avec la vie de la partie, graces au Sang & à la chaleur qu'elle y porte, choses précieuses, que la partie affectée étoit sur le point de perdre.

ORDINAIREMENT, une partie de l'embarras inflammatoire se lève par la

Saignée, avec une partie de la douleur, qui de forte & d'insupportable qu'elle étoit, devient plus tolérable & plus moderée. Cette Soustraction de la Cause & de son Effet, excite la Fièvre; parce que le vuide produit dans les Vaisseaux, doit être nécessairement rempli par la nouvelle progression des Liquides, dont le cours est augmenté: mais ce mouvement nouveau dans la Masse du Sang doit diminuër encore la Douleur, si tel est le vuide des Vaisseaux, qui étoient bouchés il n'y a qu'un moment, qu'il puisse faire marcher & entrainer avec lui plus ou moins de la Matière qui fait l'Obstruction: & pour que la Fièvre chasse même la Douleur sans retour, il suffit qu'elle vienne à bout de mettre en mouvement toute l'Humeur qui n'en avoit plus.

C'EST ainsi que la Fièvre peut avantageusement entretenir les Douleurs Dyssentériques & autres, lorsqu'elles sont trop tôt & sans raison prêtes à s'échapper. On voit que c'est en suppléant au Mouvement qui manque aux Liquides, ou en l'excitant, qu'elle entretient ces Maux salutaires: d'où résulte, en ce

cas,

cas, le danger évident de l'absence de la Fièvre, que les Médecins Prudens régrettent, & sont quelque-fois si fachés de ne pouvoir faire naître. La Fièvre n'augmente nos Douleurs que lorsque les Vaisseaux sont trop pleins.

JE compare le Sang phlogistique sur lequel agit la Fièvre, lorsqu'on a ouvert la Veine, & par conséquent que le Volume des Liqueurs a été diminué, à un glaçon emporté & battu de toutes parts par un torrent rapide: les coups qu'il reçoit, ne tardent pas à le fondre & à le mêler & le faire circuler avec tout le courant des eaux. La même chose arrive dans les Obstructions inflammatoires : la Fièvre n'est qu'un flot qui pousse celui qui n'alloit plus. Par cette Mécanique le Sang croupi reflüe dans ses tuyaux & reprend son cours avec assés de facilité. De là toutes ces belles & surprénantes guérisons que la Fièvre opère en d'habiles mains. Tel est le Bénéfice de la Fièvre.

J'AI aussi fait voir celui de la Saignée, & combien il est, je ne dis pas utile, mais nécessaire de seconder, loin qu'on ait rien à craindre de son usage l'ouverture de la veine par l'Emètique;

&, ce que je dois ajouter, malgré quelque dispoſition inflammatoire qui ſembleroit le contr'indiquer. Je viens de le donner, pour le dire en paſſant, dans une fauſſe Peripneumonie, qui n'étoit cependant pas ſi abſolument fauſſe, qu'il n'y eût quelque phlogoſe dans toute la maſſe du ſang, comme on en pouvoit juger par la ſurface coëneuſe des Saignées, & ſur-tout dans la poitrine ; ce que manifeſtoit une petite toux ſèche, & une reſpiration fréquence & laborieuſe: je l'ai donné, dis-je, ce remède ſi effraïant entre deux accès de catarrhe ſuffoquant, le malade étant plus tranquile, a qui? à un des plus grands Seigneurs de cette Cour, & ſous les yeux d'un Prince ſi univerſellement éclairé, ſi pénétrant en tout genre, que certainement le grand Boerhaave, le reformateur de notre Art, n'a point eu dans cette maladie des vües plus ſages que Sa Majeſté qui n'a jamais lu ſes Aphoriſmes ; ni Hippocrate, plus d'honneur que moi dans cette occaſion. Le moïen d'en dire davantage, lors qu'oſant à peine dire la moitié du vrai, on court riſque de paſſer peut-être pour un vil

flat-

flatteur, uniquement parce qu'on parle d'un Roi. Mais, pour revenir à mon Tartre Stibié, telles ont été les puissantes & heureuses sécousses qu'il a produit, qu'elles sont venües à bout de dégorger un poumon farci de glue. J'entens cette prodigieuse quantité de matières visqueuses, qui amassées de loin dans le sang, & enfin fixées au poumon, le bouchoient d'autant plus, & fermoient ses vésicules à *l'ingrès* de l'air, qu'après avoir été fonduës par des jours & des poëles fort chauds, elles avoient ensuite été communiquées par le froid dans ce principal organe de la vie. Or si ce médicament agit avec tant d'énergie, qu'elle débarasse tout-à-fait un viscère, qu'il ne secoüe cependant que Sympathiquement, s'il romp ainsi, pour ainsi dire, la maladie, jusqu'à mettre desormais le malade hors de danger, qu'on juge à présent ce qu'il fera sur des parties qu'il affecte immédiatement, & avec quelle facilité le ratissant en quelque sorte, il detachera & enlevera toutes ces raclures gluantes & caustiques, qui constituent la Dyssenterie.

QUELQUE soit cependant l'excellen-

ce & l'étendüe des vertus de l'Emètique, il eſt des cas qui ne permettent pas d'en faire uſage: je n'ai garde de les diſſimuler; ce n'eſt point l'Eſprit de Syſtême qui me conduit.

QUOIQUE l'Emètique ne ronge, ni n'enflamme, en grand lavage; on doit cependant s'en abſtenir; 1mo. dans ces Dyſſenteries vraiment inflammatoires, ſoit de Sang pur, ſoit mêlé à des Matières rongeantes, parce qu'alors on ne doit pas plus s'embarraſſer de la Dyſſenterie, que s'il n'y en avoit point; toutes les attentions & les Forces de l'Art doivent ſe tourner vers l'inflammation des Inteſtins, qui dégénère ſi vîte en une fatale gangrène. L'Inflammation étant appaiſée, il eſt tems d'attaquer la Cauſe humorale morbifique, que la Methode Antiphlogiſtique a déjà beaucoup énervée, mais pas plûtot; *feſtina lente.*

LORSQUE le Malade a les Entrailles d'une ſi grande délicateſſe, que le Tartre Stibié les a écorchées jusqu'au Sang, toutes les fois qu'il en a pris, ou même a cauſé quelque Hémorragie; il ne faut point le donner; les ex-

expériences antérieures l'ont proſcrit.

La même précaution doit avoir lieu, lorsqu'on eſt ſujet à vomir le Sang, ſoit de l'Eſtomac, ſoit du Poumon, ou à la ſuite d'une chûte, ou par une Hémophtiſie habituelle.

Quand la Dyſſenterie eſt ſèche, ou abſolument ſans aucune Humeur, qui exige la purgation, il n'eſt queſtion que de détendre, d'amollir les ſolides, & de noyer, ce qui ſe fait ſans peine, le peu d'Humeurs Dyſſentériques, ſi les Médecins prudens n'oſent risquer la manne, de peur d'irriter, jugez combien le Tartre Stibié ſeroit dangereux. Craignons-le, ſur-tout dans ces Dyſſenteries dont les ſelles s'arrêtant trop brusquement, ou par elles-mêmes, ou par un Art téméraire, ne laiſſent après elles que des tourmens d'autant plus atroces. Diſons donc ici (avec Hippocrate dans le *Colera ſec.*) *cave ne vomat.* Précepte ſage, & certainement d'une grande pénétration; mais encore plus néceſſaire dans une ſuppreſſion imprudemment procurée. En effet l'action du vomiſſement attirant en haut toutes les matières contenües dans le Canal,

où elles deſcendoient peu à peu, feroit remonter la Dyſſenterie jusques dans l'Eſtomac par le Mécanisme que j'ai expoſé ci-devant.

A plus forte raiſon, ſi le Mouvement Périſtaltique des Inteſtins renverſé, y avoit déja porté la Maladie, notre grand Remède feroit-il infiniment pernicieux.

Il n'eſt point auſſi (c'eſt une Concluſion de ce qui a précedé,) abſolument néceſſaire dans ces Dyſſenteries légères, dont quelque purgatif doux peut détacher & emporter l'Humeur morbifique, & où quelque Boiſſon graſſe & huileuſe peut remèdier à ſon peu de Cauſticité. C'eſt pourquoi j'ai guéri moi-même en divers lieux un ſi grand nombre de ces Maladies, lorsqu'elles étoient de peu de conſéquence, non ſeulement ſans l'Emètique, mais tantôt avec la Rubarbe ſeule, tantôt avec le ſeul Ypecacuanha, tantôt avec le ſeul Symarouba: car j'ai voulu éprouver ſéparément toutes ces choſes. Comme tout eſt ſain aux gens ſains, tout réuſſit à ceux qui ſont peu malades.

Quoiqu'il n'y ait point d'inflamma-

mation, ni de dispoſition inflammatoire, il ſuffit qu'il y ait Pléthore & Fièvre, enſemble, ou ſéparement, pour en venir à la ſaignée, malgré la crapule des premières voyes, avant que d'en venir à un remède, qui peut augmenter la Fièvre, & dans certains ſujets occaſionner trop d'efforts & de gonflemens. La Saignée faite, le remède agit plus doucement, comme on l'a expliqué, mais une Fièvre légère, ſans Pléthore dans un Tempéramment cacochyme, ne m'engage point à perdre un Sang précieux. Il eſt la ſource des forces qui ne ſe perdent que trop vîte.

IL s'enſuit que l'Emètique doit être banni de ces Dyſſenteries, dont l'Humeur douce & modique eſt auſſi facile à délayer, adoucir, évacuër, qu'il eſt impoſſible d'en venir à bout ſans Emètique, lorsqu'il ſe préſente une Cauſe beaucoup plus terrible à combattre.

QU'ON ajoute à cela les divers états qui ne permettent pas l'Emètique, la Groſſeſſe, la Phtyſie, l'Accouchement, dont les effets produiſent une Dyſſenterie Mécanique qui ſe guérit d'elle même;

me; la Dyſſenterie, produite par le Mercure (1) par certains venins &c., & on aura les principales exceptions que j'ai dû faire. En Médecine, il n'y a peut-être pas de Règle ſi générale qui n'en ait. Mais ſi l'on ne peut jamais tout dire, ſi on ne peut tout faire entrer dans un Traité complet, que ſera-ce dans un Mémoire fait pour les Gens de l'Art?

JE regarde au reſte comme frivoles & dénuées d'expérience, les autres Objections qu'on fait contre l'Emètique. Loin de relacher les Fibres inteſtinales, comme le craint Degnerus; il rend le ventre d'autant plus pareſſeux & conſtipé, qu'il a produit une plus grande évacuation. Il faut que les ſources ſe ſoient remplies d'autres ſucs, pour en filtrer de nouveaux dans le Canal.

MAIS

(1) S'il y a crapule dans cette Dyſſenterie, ſoit parce que le malade n'a pas été, ou a été mal préparé aux frictions, ou à l'uſage interne du Mercure, ſoit parce qu'il a trop mangé, depuis qu'il eſt dans les grands remèdes, il faut donner, non l'Emètique, qui animeroit trop l'action d'un foſſile déjà trop fougueux, mais purger ſimplement avec la Rubarbe, & en-

MAIS je veux que l'Emètique laiſſe quelque penchant à la Diarrée, quel dommage, je vous prie dans un Mal, qui ne demandant qu'à être délayé, ne peut s'énerver & ſe relacher avec les fibres inteſtinales?

CONCLUONS donc, nous en avons acheté le Droit par une chaîne d'Obſervations ſûres & de raiſonnemens rigoureux, concluons en faveur de l'Emètique; il merite certainement la préférence ſur tous les autres remèdes, ſans excepter le *Kermes Mineral*, ou la *Poudre des Chartreux*, dont je me ſuis convaincu que certains Praticiens font une trop grande eſtime; mais principalement encore une fois, dans ces Epidèmies terribles par leur contagion, ou dans ces Dyſſenteries ſolitaires, mais crapuleuſes de toute eſpèce.

J'AI enſuite calmer avec le ſyrop de Diacode, après l'opération de chaque minoratif qu'on eſt ſouvent obligé de réitérer, avant que le fond de la crapule ſoit emporté. L'Ypecacuanha ne convient qu'à ceux dont les Inteſtins laches ont peu de reſſort. C'eſt pourquoi je n'approuve point Mr. Aſtruc qui n'a qu'une même méthode dans tous les cas qu'il expoſe *de morbo Vener.*

J'AI inſiſté fortement ſur ce grand Point de Pratique, tant pour mieux l'inculquer & comme le graver dans le cerveau des Lecteurs, qu'en même tems pour faire voir que les Obſervations contraires en apparence, publiées jusqu'ici, ſont trop foibles, trop timides, & ſans contredit, moins contre l'Emètique, qu'on avoüe n'avoir point éprouvé, qu'en faveur d'autres remèdes légèrement examinés & trop fortement préconiſés.

LA choſe eſt aſſés de conſéquence & aſſés neuve, pour l'avoir approfondie; bien des Médecins François de ma connoiſſance ayant à la vérité ſouvent employé l'Emètique dans la Dyſſenterie, avec un ſuccès qui confirme les miens & les a enhardis; mais perſonne, que je ſache, n'ayant prouvé la néceſſité des plus puiſſans Purgatifs dans cette Maladie. Quoi de plus ſérieux & de plus intéreſſant en effet, que de démontrer clairement quelle doit être la Baze fondamentale de la Curation d'un Mal auſſi inſidieux & terrible qui ſe répand au loin dans les Airs, ravage les Camps & les Villes, & détruit ſouvent dans une

une Campagne plus de Soldats que l'Armée Ennemie. Dans les Maladies, tout dépend du prémier coup d'œil; si on ne l'a pas juste, on ne peut que s'égarer; mais comme dit le Vers Latin, qui a bien commencé a presque fini.

AYANT déjà fait une bonne brêche, & comme forcé l'Ennemi dans ses derniers retranchemens, ce qu'il reste à sçavoir & à faire, est bien peu de chose; choses connües, ou faciles à connoître. Car après tout ce que j'ai dit, qui ne conviendra que l'Ypecacuanha & la Rubarbe, j'entens sa Teinture même de Rolfincius, telle que Degnerus nous la recommande, certes non sans raison, ni sans amour de l'Humanité; qui ne conviendra, dis-je, que ces deux Médicamens ont une vertu de trop, l'Astringente; Vertu dangereuse des deux parts, & qui nous apprend bien qu'un Remède doit être connu à fond, non par une vaine Analyse Chymique, qui ne représente plus la chose, mais par la bonne Méthode & l'Expérience. Tant il y a d'Art dans le nôtre!

QUI

Qui ne voit encore qu'il ne faut uſer de ces Remèdes, que lorsque leur autre vertu Purgative, (ſeule, quand le Mal eſt doux & benin; à la ſuite de l'Emètique, quand il paroit rédoutable) peut ſuffire à extirper le peu qu'il y a de racines Dyſſentériques? Qui ne ſent que l'Ypecacuanha & la Rubarbe purgeant & reſſerrant tout enſemble, il ne faut point ſe preſſer de les mettre en oeuvre dans le ſecond cas, c'eſt-à-dire dans les violentes Dyſſenteries, de peur qu'ils ne faſſent plus de mal en reſſerrant, que de bien en purgeant, ou que du moins une qualité ne nuiſe à l'autre: d'où il ſuit, qu'il faut prendre habilement le moment, où il eſt beſoin d'aſtreindre & de fermer l'Ecluſe: & comme ce beſoin eſt indiqué par un trop grand relachement & par l'abſence des Douleurs, il eſt évident que l'emploi de tout Aſtringent doit être relegué à la fin de ces cruelles Dyſſenteries dont nous parlons.

Mais parce qu'il en eſt d'un grand nombre de Dyſſenteries, comme de tant d'autres Maladies, qui non ſeulement ſe guériſſent fort bien, abandonnées

nées à elles-mêmes, mais, qui plus eſt, maltraitées ; il n'eſt pas ſurprenant, qu'outre la rubarbe, l'Ypecacuanha & le Simarouba, une foule innombrable d'autres remèdes obſcurs, vantés par le Peuple & par nos Auteurs, qui cependant ne meritent pas d'être, aïent réellement aſſés d'efficace, pour faire ſouvent crier au Miracle, des Eſprits bien dignes de proner chacun ſa Drogue.

JE dirai ici ce que j'ai obſervé au ſujet de l'Ypecacuanha, c'eſt que donné grain à grain, avec quelque Sirop, ou Conſerve Aſtringente, comme celle de Coing, il ne fait point vomir, reſſerre mieux, & arrête plus vîte le cours de ces Dyſſenteries, qui quoique légères en ſoi, tirent en longueur, font honte au Médecin, & ennuyent le Malade deſolé de n'en point voir la fin.

POUR ce qui eſt du prétendu *Macer des Anciens*, on avoit voulu aſſervir, diſons plus, ſacrifier la Médecine à une Racine, qui, quelque précieuſe qu'elle ſoit, ne peut jamais valoir, qu'autant qu'elle répond aux vûës de l'Art, & entre dans le Plan de cette Méthode clairement raiſonnée, ſans laquelle un Mé-

Médecin n'eſt au plus qu'un heureux Charlatan. La fureur de tous Paris pour l'Ypecacuanha & pour l'Empirique qui le preſcrivant dans tous les cas, le plaçoit par conſéquent à tort & à travers, cette fureur, dis-je, qui ne permettoit d'enviſager que les Gens ſauvés par le nouveau Remède, & jamais ceux qu'il avoit fait périr, ne devoit pas durer long-tems: les vrais Médecins l'avoient prédit; c'eſt pourquoi ils n'ont point été ſurpris du discrédit où eſt tombé l'Ypecacuanha.

TOUJOURS peu à peu moins éblouï, moins frapé des ſuccès de cette Racine, le Peuple a daigné voir enfin qu'elle n'empêchoit pas bien des Malades de ſuccomber: avec plus de lumières, il eût rejetté la perte de tant de Citoyens ſur la mal-adreſſe ou l'ignorance de ceux qui s'en ſervent, autant que ſur ſon peu de vertu enfin reconnu.

MAIS que dis-je! Mr. de Juſſieu même a negligé de faire cette réflexion; voyant la Poudre Helvétienne moins en vogue, il a mieux aimé tâcher d'élever ſon *Ecorce* ſur les débris de la *Racine.* Par bonheur il n'a pas été plus heu-

heureux que le Père du prémier Médecin de la Reine de France; & comme dit fort bien celui de Nimègue, il a plûtot obſcurci, qu'éclairci les vertus du Symarouba, à force de les exagerer.

Avant que d'avoir lû Degnerüs, je m'étois cent fois convaincu que le Symarouba ne meritoit pas les éloges outrés, qu'on lui avoit donnés dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sçiences de Paris. Voici le réſultat de mes Expériences, qui s'accordent avec celles de ce Praticien.

L'Ecorce de la Cayenne arrête mieux que la Racine du Bréſil les déjections ſanguines, par cette vertu ſédative, qui la rend recommandable dans les pertes du Sexe; mais celle-ci remporte le prix à ſon tour dans les excrétions muqueuſes, plus communes & plus abondantes qu'aucune autre.

Qui donc l'emportera des deux rivales? celle qui reſſerre en calmant, ou celle qui purge en reſſerrant? Chacune a ſa place & ſon mérite. Je ne prétens pas rendre, à Dieu ne plaiſe, à l'Ypecacuanha ſa prémière renommée

mée Empirique, fruit des vains discours d'un Peuple trop ami des nouveautés; mais il ne feroit pas juste aussi qu'il fut dépouïllé du peu qu'il vaut. Cette Racine me paroit un peu calmante, quoique moins que le Symarouba; mais elle purge; qualité essentielle, qui manque à l'Écorce, laquelle d'ailleurs montre moins d'astriction dans les cas les plus fréquens dont je viens de parler. Ce qui me fait croire, qu'en général, l'une l'emporte sur l'autre. Lorsqu'il est tems de resserrer, qu'un très-long relachement feroit à craindre, que les selles sont muqueuses & même entremêlées de quelques filamens sanguins, je mêts en usage l'Ypecacuanha. Le Symarouba trouve un sage emploi dans les déjections sanglantes, comme je l'ai dit, & il suffit au relachement médiocre, tant de la Diarée & de la Dyssenterie, que du *Colera*. Lorsqu'il faut purger, & par conséquent dans toutes les conjonctures que j'ai exposées, il n'est pas suspect; il est rédoutable.

C'EN est assés sur ce parallèle, sans qu'il soit nécessaire d'y faire entrer la Rubarbe, évidemment supérieure aux fa-

fameuſes *Racine* & *Ecorce*, lorsqu'il eſt beſoin, ou d'évacuer; ou de purger & d'aſtreindre à la fois; & ſeulement leur inférieure, quand il eſt à propos de tarir ou de fermer les ſources abdominales.

S'IL faloit opter, ô que j'aimerois mieux que la Médecine fut privée du l'Ypecacuanha & du Symarouba, à quelque haut dégré de mérite ſpécifique que la Prévention les ait fait monter, que de l'excellente Teinture de Rolfincius! Elle y perdroit infiniment moins, autant que j'en puis juger par les heureux ſuccès que m'ont procurés les conſeils zêlés de Degnerus, dans pluſieurs Dyſſenteries, où le Symarouba & l'Ypecacuanha étoient pour le moins inutiles. Cette Préparation de Rubarbe eſt en effet merveilleuſe, toutes les fois que l'abondance des Humeurs Dyſſentériques, (parmi lesquelles je compte la crapule, prête à le devenir,) ou que leur qualité gluante, difficile à détacher, ne force pas de préluder par l'Emètique.

PLUS le Sel de Tartre, qui entre dans la compoſition de cette Teinture eſt

eſt alcalescente, plus elle eſt ſalutaire dans la Dyſſenterie acescente, & ſatisfait à l'indication. On doit prendre garde d'uſer enſuite d'aucunes choſes acides, ou acescentes, qui en étant les ſeuls correctifs, ne peuvent qu'énerver cette compoſition, & ajouter aux Cauſes de la Maladie une Cauſe ſemblable.

Au contraire, il faut l'appuyer de remèdes Analogues, Amers, Putrescens, qui combattent la nature du Mal, autant, & non plus qu'il faut.

Mais ſi la Dyſſenterie eſt Bilieuſe, ſuppoſé que la Rubarbe ſuffit, comme elle m'a ſuffi quelque-fois, (ſoit dans les Epidémies Contagieuſes, ſoit dans les Dyſſenteries Solitaires, putrescentes, ou alcescentes avec crapule) c'eſt alors qu'il faudroit la corriger, à l'exemple de Degnerus, par de véritables Acides ou Antiputrides.

Telle eſt l'importance de la diſtinction des Maladies, en leurs principales eſpèces, & que je me ſais bon gré, de ne m'être point attaché aux diviſions ordinaires de la Dyſſenterie en ſèche & humide! Il en reſulte une tou-

toute autre perſpective, pour qui n'a point ſur le Criſtallin de l'ame, la cataracte de l'ignorance & des préjugés.

En effet comme dans le Scorbut, le Citron & le Cochléaria, & tout ce qui a rapport à ces deux eſpèces de remèdes, font face aux deux eſpèces dominantes de ce mal; l'acide, & l'alcalescent, & tout ce qui participe à ces deux natures oppoſées, peuvent domter les deux principales Dyſſenteries. On ſait que l'un ſe tire de deux *Règnes*, comme parlent les Chimiſtes, le Végétal & le Minéral, & l'autre toujours d'un ſeul, le *Règne Animal*.

On pouroit encore ſubdiviſer notre Maladie, & trouver la réalité de ces ſubdiviſions dans les diverſes dépravations de la Bile, comme on a découvert celles du Scorbut dans les différentes dégénérations des ſels humains; & cette comparaiſon pourroit ſe ſoutenir aſſés loin, à la faveur de cette belle Théorie Chymique, dont le Grand Boerhave a ſû le prémier illuſtrer la Phyſiologie & la Pratique même de ſon Art. Mais en verité, ſi j'oſois dire, ou marquer jusqu'à quel point les Arts peu-

peuvent être utiles, & à quel autre ils cessent de l'être, je regarderois toutes ces Spéculations comme curieuses par leur subtilité, (étant une espèce d'Analyse, ou de décomposition des Maladies qui en sont l'objet) mais je ne les mettrois pas plus au rang des connoissances nécessaires à un Médecin, que la fine Anatomie.

Quelque vraye que soit cette subdivision dans la Théorie, nous ne pouvons la suivre dans la Pratique; nos yeux ne sont point faits pour saisir & voir tout ce qui se passe dans le Corps humain. Les diverses acrimonies de la Bile peuvent bien multiplier les Dyssenteries, & en faire autant d'espèces différentes l'une de l'autre; mais où sont les signes sensibles qui puissent nous les distinguer? Où sont les Microscopes qui grossissent assés les Objets, pour les rendre visibles?

On peut appercevoir, j'en conviens, les dégénérations de la Bile & des autres Humeurs, à l'odeur des Rôts, des Sueurs

(1) *Scientiæ bonus odor ex re qualibet.* C'est ce

Sueurs, de la Transpiration, de l'Haleine, des Matières qu'on vomit, à l'odeur, au goût, à la couleur des Urines, des Excrémens qu'on ne peut trop examiner (1): on peut diſtinguer l'aigre, l'acide, l'acreur, la putréfaction, les qualités rances & ſalées, nidoreuſes, l'acrimonie muriatique, & même la diverſe combinaiſon de ces Principes &c.; & un Praticien éclairé, faiſant paſſer les connoiſſances & la pénétration de ſon Eſprit dans ſes yeux, verra ſans doute bien des choſes qu'un homme ſans génie ne verra point. J'oſe même dire, qu'avec le génie de l'Art & moins de ſcience, il pourra pénétrer plus loin qu'un homme très-ſavant, dépourvû au reſte de ce précieux Don de la Nature, qu'on peut plûtot ſentir que définir: mais la même Sagacité qui l'empêche de rejetter tout ce qui ſemble inutile au prémier coup d'œil, lui défend auſſi de ſe livrer avec trop d'empreſſement & de complaiſance à ce qui n'eſt que ſubtil & curieux.

BOR-

ce que Boerhaave a prouvé dans ſon discours *de Explorand. Excrement. neceſſit.*

Bornons nous donc aux deux Dysſenteries principales, & bien diſtinctes par l'oppoſition diamétrale de leur nature; je veux dire l'acescente & l'alcalescente; & je me contenterai de dire ici ce que j'ai obſervé dans la Pratique.

L'Esprit de Sel dulcifié, donné en lavement en très-grande doſe, appaiſe les tranchées violentes de la Dysſenterie putride; il les augmente dans l'eſpèce contraire, comme il eſt facile de le concevoir par le peu d'Idées Chymiques qui ont précedé.

L'Esprit de ſoufre, ou le Vinaigre à ſon défaut, dans une Ptiſanne reduite à une agréable acidité, produit à peu près les mêmes effets. Le Vinaigre m'a paru préférable à l'Eſprit de Vitriol, qui n'eſt pas dans les Entrailles, ſans y dépoſer quelque ſédiment Métallique rongeant; ce que ne fait, ni le Vinaigre, ni l'Eſprit de ſoufre, que j'ai toujours vû lui être préféré, pour cette raiſon, par les bons Médecins.

La Limonade végétale ordinaire, faite avec le jus, & non avec le Syrop

de

de Citron vient après la Minérale, qui vaut mieux dans la putréfaction, parce qu'elle eſt beaucoup plus acide.

Le petit Lait eſt une boiſſon trop négligée aujourd'hui ; boiſſon déterſive, qui peut fondre tous les ſucs en Diarrée, & détacher par là, & purger les Colles Dyſſentériques, en même tems qu'elle diminue l'ardeur fébrile & tempère ces acreurs chaudes, qui brûlent l'Eſtomac, le Pylore, & l'Anus.

On conçoit enfin la grande utilité de tout ce qui eſt acide ou acescent, dans les Dyſſenteries qui ſont d'une nature contraire, telles que les Bilieuſes, qui font mon principal objet, ſoit Solitaires, ſoit Epidèmiques, Contagieuſes, ou non. Ajoutons, pour faire voir encore la néceſſité d'évacuër d'abord la crapule, ou la Dyſſenterie même, que les plus forts acides ne ſont pas trop puiſſans, dans cette putridité, qui ne permet au Médecin d'approcher du lit des Malades, que le nez bouché; & qu'ils ſont inefficaces, quand le Volume des Matières, ou la ſource de la putréfaction eſt trop conſidérable. Le

contraire a lieu par conſéquent dans les Dyſſenteries, qui viennent d'une Cauſe oppoſée. C'eſt ce que nous dicte la ſaine Chymie ſagement appliquée à la Médecine.

MAIS je dois m'étendre ſur cette ſeconde eſpèce, acide ou plûtot acescente; car les vraïes acides ne ſont cauſées que par des poiſons corroſifs; eſpèce rare dont Boerhaave a donné la Cure, dans l'endroit de ſa Phyſiologie, où il traite des *Antidotes*.

LA Dyſſenterie acescente attaque, non les gens robuſtes, (c'eſt à la putrescente que la force de leur Corps ſemble les avoir dévoués;) mais les perſonnes délicates, qui ont les Fibres laches & le Sang diſſous, peu d'Humeurs, principalement peu de Bile, delà facile à énerver par une fonte d'aigres ſpontanés; elle attaque les filles qui ont les pâles couleurs, les Tempérammens Hectiques, Cachetiques, Cacochimes, les femmes que la groſſeſſe fait tous les jours vomir, & en général ceux, chez qui tout s'aigrit aiſément, & à plus forte raiſon, qui uſent beaucoup d'alimens acescens, tels que les fruits.

ET

Et pour dire ici ce que je penſe de cette prétenduë Cauſe de la Dyſſenterie, ils peuvent bien reduire en Acte une Dispoſition prochaine; ils nuiſent à ceux qui ont du Penchant à la Diarrée, à la Lienterie, qui ſont d'un Tempérament froid, qui ont les excrémens verds, les urines peu odoriférantes & peu colorées &c.; mais ils ſont ſalutaires à ceux qui ont les fibres roides, le Sang compact; à ceux-là, ſur-tout, qui diſſipant trop de fluïdes par le travail de l'Eſprit & du Corps, ont un Sang épais, dont la lie croupiſſant dans tout le Syſtême de la Veine Porte, forme, ou menace de former ces Obſtructions atrabilaires, qui de loin font gonfler les Vaiſſeaux Hémorroïdaux; mal qui ſe connoit encore aux difficultés de reſpirer, aux tenſions ſpasmodiques, à la lenteur du pouls &c. Ils ſervent non ſeulement aux Rateleux, aux Hippocondriaques, aux Heſtériques, mais aux Tempéramens ſalins, huileux, vifs, ardens, ſujets à des fougues de Bile, á la Colère &c.

De là vient que Boerhaave, le plus grand Philoſophe Médecin qui ait ja-

mais été, recommande tant de fois dans ses Aphorismes, les fruits mûrs, *fructus horæos maturos:* & je ne doute point que s'il eût traité de la Dyssenterie, (sur laquelle, ainsi que sur d'autres maladies qu'il a passées sous silence ; il manquoit apparemment d'experiences, *non omnia possumus omnes.*) il n'eût conseillé ces Sucs tirés par le Soleil, ces Sucs si doux, si rafraichissans, si dissolvans, qu'il n'en est point qui le soient plus, dans mille cas, où les rejettent & les blâment tant de graves ignorans. Par exemple, les Humeurs tendent-elles à l'Alcalisation? quoi de comparable aux fruits ? par leur seule Vertu tempérante, ils empêchent plus de Dyssenteries, qu'ils n'en produisent.

DEMANDEZ-LE à ceux qui aiment éperdûment les fruits; loin d'être plus sujets à ce Mal, ils en sont exemts par-là même; privilége moins accordé à ceux qui les craignent & n'en mangent point. J'ai connu de grands Mangeurs de fruits, qui n'avoient ni Colique ni Diarrée; (c'est le pis qui en puisse arriver,) ils ne s'en portoient que mieux. Leurs Humeurs, plus délayées, leur don-

donnoient dans l'Ame ce ſentiment de fraicheur charmante que reſpire un Teint repoſé : plus de conſtipation ; plus de maux de tête ; la cauſe qui produiſoit ces accidens, une ſubtile putridité repompée dans les Veines, n'eſt plus ; le Ventre eſt libre, le Sang doux & diſpoſé au Sommeil, comme celui des enfans. Pourquoi ce Bénéfice des fruits, ſi ce n'eſt parce que toutes les Liqueurs du Corps humain les plus échauffées, ceſſent de l'être, & que l'eau n'éteint pas mieux le feu, que le fruit parfaitement mûr ne rafraichit ?

Il me ſera bien permis de me livrer encore à quelques réflexions, dont tant de Préjugés juſtifient la néceſſité.

Il eſt certain que la Dyſſenterie attaque bien des Gens qui n'ont point mangé de fruits, ou qui en ont fort ſobrement uſé ; qu'elle ſe montre ſouvent avant leur ſaiſon, comme en des lieux, où il n'en croît point.

Combien encore, comme l'obſerve Degnerus, combien d'enfans à la mammelle ſont pris de ce mal, quoi que leur Mère & leur Nourrice ne mangeant point de fruits, n'ayent pû

faire passer jusqu'à eux leur propriété.

Dans les Lieux, où il y a tous les ans beaucoup de fruits, dont les habitans en mangent toujours à peu près la même quantité, les Dyssenteries offrent des variétés infinies, faisant en un tems de grands ravages, & disparoissant ensuite durant une & plusieurs années.

En général elles sont plus ou moins malignes, épidèmiques, contagieuses, bilieuses; & par conséquent d'une Matière opposée à celle des fruits.

Il passe pour un fait constant dans nos Armées, que le raisin d'un certain Canton d'Alsace a la merveilleuse vertu & de préserver de la Dyssenterie ceux qui ne l'ont pas, & d'en guérir ceux qui l'ont.

Qu'on examine la qualité de ce raisin, on conviendra qu'il n'est point si différent de tout autre; qu'il en est d'aussi excellent pour le Mal même dont il s'agit; qu'il n'est point Spécifique dans la Dyssenterie; & que c'est un Jugement précipité, qui a passé de bouche en bouche. Des gens, qui croyent qu'en général le raisin donne cette Maladie,

peuvent bien croire, que celui de cet endroit la guérit ſpécifiquement.

Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que celui dont il s'agit, remèdie comme tout autre, en fondant les Sucs épaiſſis, réſineux, en tempérant l'ardeur de la Bile, en corrigeant l'alcalescence de ſes ſels &c.

Cela poſé, pour quelques Dyſſenteries Solitaires, que l'excès des Melons, des Prunes, des Pêches, des Raiſins, des Groſeilles, des Pommes, des Poires &c., pourra cauſer, dans ceux ſur-tout, qui ont déjà les Humeurs trop analogues aux fruits, c'eſt à dire, trop disposées à s'aigrir, ou dont la tranſpiration aura commencé à ſe dévoyer; n'eſt-il pas déraiſonnable de prendre une Cauſe auſſi particulière & conditionnelle, pour une Cauſe générale d'un Mal qui en reconnoit une infinité d'autres? Pour moi, loin de craindre l'uſage des fruits dans les Dyſſenteries qui régnent le plus communément (les Bilieuſes) j'en uſerois auſſi volontiers que dans ces Diarrées également cuiſantes, de même nature, car elles ne diffèrent que de quelques dégrés de

Caufticité. Qu'on ne m'objecte point que les fruits relachent, carce n'eft point le relachement qui eft à craindre, c'eft la matière qui tranche, ou brule les Entrailles.

Il n'y a que dans les Dyffenteries de l'efpèce contraire, que les fruits foient nuifibles & pernicieux.

Voilà les chofes, tant connües, que faciles à connoitre, que j'avois à expofer, telles que ma propre expérience me les fuggère. Il me refte à faire quelques réflexions fur la Saignée, l'Opium &c.

Si on veut favoir pourquoi je faigne fi peu dans la Dyffenterie, n'ayant jusqu'ici recommandé la Saignée, que dans certains cas particuliers, auxquels j'ajoute la phlogofe Dyffentérique que le Mercure produit quelque-fois dans la Salivation vérolique; je réponds que de cent Dyffentériques, je doute qu'il y en ait quatre ou cinq, qui aïent la Fièvre. Or fi elle n'eft confidérable, fi un pouls plein ne m'en impofe la loi, je ne fais point ouvrir la Veine: je ne me rends point aux felles de fang & de douleur, aux tourmens d'entrailles,

aux

aux violentes tranchées, au plus insupportable ténesme ; il n'a besoin que d'un mucilage onctueux ; c'est une roüe, (car alors le Rectum peut lui être comparé,) qui ne peut faire ses mouvemens. Les Alimens qu'Hippocrate conseille en ce cas, sont, avec sa permission, tout à fait déplacés. Je ne nourris pas plus que je ne saigne. Je purge, je délaye, j'adoucis, je calme &c. C'est en général tout ce que je fais. Pourquoi épuiser d'avance un Malade, dont les forces sont si vîte abatües & comme prosternées ? Ne pouvons nous pas noyer, pour ainsi dire, la Maladie dans un torrent de liquides ? n'avons nous pas les Bains externes, si les internes ne suffisent pas, pour détendre, quoi qu'ils arrosent & parcourent avec tant de facilité toute l'étendüe du siège démontré de la Maladie ? Tant de boissons émollientes, relachantes, adoucissantes, tempérantes, peuvent bien rafraichir la Masse des Humeurs, sans récourir à la Saignée pour cela ; car il faut convenir qu'elle a cette vertu, & rafraichit la Bile, en ce qu'elle est moins foüettée, si elle ne la corrige pas.

Si les Dyssenteries nullement inflammatoires, mais d'ailleurs atroces & terribles, se guérissent fort bien sans la saignée, comme je n'en puis douter, pourquoi ouvrir indifféremment la Veine dans toutes ces Maladies ? si elles sont acescentes, la Saignée, en diminuant le Jeu des Ressorts des Solides, & le Volume des Fluïdes, favorise d'autant plus la dégénération spontanée de l'Humeur Dyssentérique; & si le Mal est putrescent, la Saignée ne corrige point, encore une fois, la putréfaction.

Je n'ai cependant point fait d'observations, qui me fassent croire que la saignée soit aussi dangereuse dans les Dyssenteries Bilieuses, que le rapporte Degnerus. Je n'ai point vû de Malades, quoique mal à propos saignés, pris, incontinent après, d'un Vomissement de Sang mortel : un tel Phénomène doit-il être uniquement rejetté sur la Saignée?

Quoiqu'il en soit, voici un raisonnement de nôtre Auteur, que je n'approuve point. La Saignée, dit-il, trouble & dérange les mouvemens salutaires de la Nature. Mais en quoi, &

& comment? elle relache, détend; elle fait que les Humeurs qui coulent, ou non, ont moins de frottement à essuyer; c'est par là qu'elle rafraichit, tempère; c'est par là, qu'occasionnant une plus abondante filtration de Sucs, par les Glandes & les Canaux afférens dilatés, elle agit conséquemment de concert avec la Nature. Et si on vouloit parler de la petite vérole, de la Rougeole &c., on verroit que la Saignée, loin de détourner la Machine du But où visent ses opérations, ne sert qu'à les favoriser, & à le lui faire atteindre plus heureusement, en facilitant tant d'éruptions difficiles, & dégageant par là le Poumon & autres Viscères, du venin qui les irrite; ce que j'insinüe pour montrer que la Saignée n'est point coupable de ce dont on l'accuse, ni en général, ni en particulier, dans cette Maladie: de sorte que cette manière dont le Médecin de Nimegue explique un fait peu certain, n'est pas moins obscure que celle dont Sydenham se sert, pour rendre raison de la prétendüe Révulsion immédiate qu'il veut faire, dit-il, par la Saignée de l'Humeur Dissen-

 téri-

térique; car l'Idée de Sa *Fièvre Dissentérique*, qui le suit par-tout, ne lui fait voir dans toutes les Dyssenteries, qu'une Fièvre de même nature, jettée & comme rentrée ou fixée avec ses Humeurs acres, sur les Intestins, C'est pourquoi la Définition, que ce grand Praticien donne de la Dyssenterie, n'est pas plus claire que les Idées qu'il en a, & ne forme, si je l'ose dire, qu'un vrai Galimathias.

Ce qui doit surprendre après cela, ce n'est pas que ce fameux Docteur se soit livré au plus aveugle Empirisme? c'est qu'un Médecin si attentif n'ait point distingué les Dyssenteries inflammatoires, qui seules exigent des Saignées, de celles qui ne le sont pas; car quant aux deux espèces dominantes, il n'est pas étonnant qu'il ne les ait pas connües. C'eût été pour son tems pousser ses vües plus loin, qu'il n'appartient à un Médecin Clinique, &, si je l'ose dire, qu'il n'appartenoit au Genie de Sydenham. Pouvoit-il d'ailleurs trouver dans un Art qu'il ne savoit pas, qu'il meprisa d'abord, & avec lequel la seule vertu de l'Esprit vitriol, qu'on lui re-

recommanda dans les petites véroles putrides, le reconcilia enfin, pouvoit-il, dis-je, dans cette ignorance & cette façon de penſer de la Chymie, y trouver les reſſources & les lumières qu'elle fournit à ceux d'entre ſes Sectateurs qui ont plus de Jugement que de Fourneaux. Certainement elle eſt plus utile à la Médecine que, je ne dis pas la connoiſſance de l'Oeconomie Animale, mais l'Anatomie ſeule, proprement dite.

Je ſuis faché de ne pouvoir de même excuſer l'oubli où il a laiſſé les Bains; car le moyen de ne pas lui en ſavoir mauvais gré, puiſqu'il a traité des Dyſſenteries ſèches, dans leſquelles ce Remède eſt ſi excellent qu'il ſuffit ſeul quelque-fois. Cependant uniquement occupé de faire ſuër ſes Malades, ce qui ne procure qu'une détente peu naturelle, & aux dépens du Sang que les ſueurs dépouillent de ſa Limphe, il ne fait aucune mention des Bains, qui ſuppléent tellement aux Saignées, tant dans la Dyſſenterie ſèche, que dans le *Colera* ſec, que je vois avec douleur ce point de Pratique, uſité autrefois dans tant

tant de Maladies, aujourd'hui négligé & comme dédaigné. On ſait par expérience que l'eau du Bain commence par lacher le tiſſu des Vaiſſeaux dans l'Interſtice desquels elle ſe loge d'abord, avant que de pénétrer dans la Maſſe du Sang. D'où l'on comprend combien ce remède eſt utile dans les tenſions ſèches, ſpasmodiques & douloureuſes.

Si j'oſe critiquer un Homme Illuſtre, c'eſt que l'autorité ne fait rien, où la Raiſon doit préſider, & que quelquefois le hazard veut que le Maitre en ait moins que le Diſciple. On ne manque point au reſpect dû à la Mémoire des Grands Hommes, pour faire voir qu'ils ont été hommes comme les autres; que tel, qu'il faut ſuivre en tant d'occaſions, en celle-ci doit être abandonné; comme on ne s'élève point au deſſus de ces Chênes immortels de l'Art, ni même on ne ſe met à leur niveau, pour oſer dire, (lorsqu'on peut le prouver) qu'on a trouvé ou rencontré un meilleur chemin.

En deux mots; que les Inteſtins ne ſoient plus irrités, & les petites playes que la Dyſſenterie leur aura faites, ſe for-

formeront ſous la couche graſſe & douce dont on les vernira, comme ſe ferme une coupûre au doigt, ſoigneuſement miſe à l'abri de l'Air & de tout ce qui pourroit s'oppoſer à la réünion de fibres.

TEL eſt le but auquel tendent & ma Théorie & ma Pratique; telle eſt toute la perſpective de ma Curation; à l'Opium près, qui y entre. Je ne l'ai point oublié, pour avoir differé d'en parler.

LE Fleuve d'oubli n'eût jamais plus de vertu dans l'imagination des Poëtes, que l'Opium dans nos Corps. On perd avec lui le ſouvenir & le ſentiment des plus cruelles douleurs; il déſirrite, il rend aux oſcillations trop vivement mûës, leur ton naturel; il calme la Circulation; plus de tumulte dans les ſens; plus d'*ataxie* dans les Eſprits; l'ame s'endort avec nos maux, & le repos ſuccedant à l'agitation, elle goute à longs traits les Douceurs d'un Etat tranquile, dont elle ne ſort qu'à regrêt.

LE moyen de ne pas déplorer encore ici le ſort de la Médecine, en voyant le plus grand (1) des Chimiſtes n'uſer ja-

(1) Staahl.

jamais d'Opium dans tout le Cours d'une vaste Pratique, & le bon Hecquet applaudir à un Art Empirique, & à un cercle de remèdes trop foibles aussi pour pouvoir remplacer le pavôt, & trop étroit pour remplir toute l'étendüe d'un Art aussi vaste que la Médecine.

Il faudroit faire un Traité, si je voulois entrer dans le détail de tous les cas où les bons Médecins employent l'Opium avec succès; c'est pourquoi je me bornerai à déterminer son usage & ses abus dans la Maladie qui fait le sujet de cet ouvrage.

J'ai observé avec Degnerus que l'Opium suspendant toutes les fonctions du Corps, arrête conséquemment les excrétions salutaires, comme celles qui ne le sont pas; les excrétions dont la Nature se sert pour se délivrer des Causes qui la gênent, ou l'oppriment, comme celles qui l'épuisent & peuvent dévenir funestes. D'où l'on voit qu'un remède aussi délicat, qui tantôt peut nuire, & tantôt servir, demande beaucoup de circonspection. La Prudence veut qu'on suive en tout les vûës de la

Na-

Nature, qui ne ſont pas toujours difficiles à démasquer. C'eſt elle qui nous ordonne en général de ſuivre la loüable coutume, où l'on eſt depuis bien des années, de n'employer les diverſes préparations du Pavôt, qu'après avoir en quelque ſorte laché la bride aux évacuations naturelles & même artificielles; eſpèce de ruiſſeau que l'Art fait habilement couler pour entrainer les ordures & les Corps hétérogènes qui irritent les Inteſtins, & pour balayer ainſi cet égout.

PLUS les Cauſes, qui excitent les resſorts des Solides à attirer les Liquides néceſſaires, ſont fortes, puiſſantes, compliquées; plus il y a de crapule en ſtagnation; plus il s'y eſt joint d'indigeſtions ſur indigeſtions; plus le corps eſt rempli d'Humeurs alcalescentes, telles que les Huitres, (qui d'une Diarrée habituelle, mal-à-propos traitée par la Médecine Gymnaſtique dans un Sujet échauffé, peuvent tout à coup former un *trouſſe-galant*:) plus les Humeurs abondent dans un Corps lache, gras, bilieux, plus elles ſont corroſives, d'une acidité rongeante, ou d'une putridi-

té

té gangréneuſe; & ſur-tout d'une fougue impétueuſe, qui rend la Bile promte à s'effaroucher & à faire ça & là les plus grands ravages ; moins on doit s'imaginer qu'un remède, quoique ſi ami de la paix, le ſoit de la Maladie; plus il eſt dangereux de vouloir ſuspendre ou arrêter, ſous prétexte de calmer les douleurs, une ſource bienfaiſante, ouverte exprès par les mains mêmes de la Nature.

Un Cavalier, qui veut tout à coup arrêter un Courſier vîte dans le fort de ſa Courſe, risque d'en être renverſé.

On trouve l'image & la vérité de cette comparaiſon dans toute répercuſſion du Venin Dyſſentérique & autre, avec tous les déſaſtres qui la ſuivent.

Or l'Opium en empêchant le ventre de couler, tant dans la Diarrée, qui précéde, ou vient après la Dyſſenterie, que dans ce mal même, dans le *Colera* &c., fait l'office de répercuſſif ou d'aſtringent, à un tel point, que j'ai toujours trouvé heureux ceux qui après l'imprudent uſage de ce remède,

ont

ont été repris des mêmes accidens qu'on avoit redoutés, & dont les Maladies, après quelque tems de trêve apparente, ont recommencé avec plus de fureur.

C'EST une tempête, une bourasque, moins à craindre, qu'un calme perfide & trompeur; une guerre, si l'on veut, préférable à la paix. Tant il est nécessaire de moins songer à corriger, qu'à aider nôtre pauvre Machine à se débarrasser des levains morbifiques, quels qu'ils soient, avant que d'en venir à l'Opium? tant encore la Colère de la Nature, pour m'exprimer ainsi, est moins effrayante, que ces fausses tranquillités, dans lesquelles s'endorment & le Donneur & le préneur de Pavôt.

JE n'ai cependant jamais vû qui que ce soit, dont on eût eu pour but de calmer les douleurs, ou les évacuations immodérées, ne point se réveiller, comme Degnerus dit l'avoir observé. Est-il bien sûr encore, que ce qui survint à la suite de l'Opium, dans le cas qu'il raconte, en fût une suite nécessaire? comment peut-on concevoir que les

les Narcotiques prudemment administrés dans la seule vûë que je viens de dire, puissent causer la mort?

QUOIQU'IL en soit, les excrétions se suppriment, tant que la vertu de l'Opium agit sur les solides & les fluïdes, comme la Raison, tant que dure le gonflement des Liqueurs dans l'yvresse: mais sa vertu Stupéfiante est-elle évaporée? les évacuations renaissent, & souvent avec plus d'abondance que jamais: comme d'ailleurs cela se vérifie dans les Coliques menstruelles, dans la salivation de la Petite Vérole & autres évacuations, qui ne s'arrêtent que pour mieux récouler.

L'OPIUM enfin est dangereux dans les Dyssenteries, comme dans tous les Maux inflammatoires, & même dans ces dévoyemens chauds & brulans, qui causent des tranchées de feu. Il les augmente; le Nitre les modère, il contient les bonnes qualités de l'Opium, par le calme qu'il procure, sans en avoir les mauvaises.

POUR mieux juger de la délicatesse de l'emploi de l'Opium dans les Maladies, dont la Cause doit d'abord s'évacuër,

cuër, je vais donner une Obſervation importante ſur le *Colera.* Ce n'eſt pas ſortir de là famille du Mal que je traite; car telle eſt leur affinité, ou leur analogie, qu'il n'en eſt guères de plus grande entre les Maladies: elle juſtifiera toute ma Doctrine, en l'appuyant ſolidement. Après cela il ne me reſtera plus qu'à mettre à la queüe de mon Ouvrage, celle de la Dyſſenterie, & j'aurai rempli ma Carrière.

UN Laquais de M. le Duc de Grammont, nommé Henry, ſe trouva tout à coup attaqué du *Colera:* C'étoit durant le dernier ſiège de Fribourg. Les évacuations ſupérieures & inférieures étoient énormes, & partoient impétueuſement enſemble; les entrailles n'étoient point coupées par des tranchées ordinaires; des douleurs brulantes perçoient comme d'un fer chaud l'Hippocondre gauche. Le Malade ne pouvoit s'empêcher de jetter des cris; ſon pouls étoit mauvais, foible, inégal, fort, agité; ſes yeux s'obſcurciſſoient comme d'un vertige ténébreux; ſon viſage étoit pâle & froid, ſon nez glacé, les extrémités froides, une ſueur pa-

pareille étoit répandüe ſur tout le corps; la mort ſembloit être aux portes.

DANS une auſſi déplorable ſituation qu'eût fait le célèbre Sydenham ? il vous le dit lui-même ; il eût vite recouru à ſon Laudanum liquide. Je m'en donnai bien garde; je ne crains alors rien tant que les Opiats, & voici pourquoi.

J'AVOIS affaire à un jeune homme vigoureux, marié à Paris, garçon ſage à l'Armée, échauffé par d'autres Cauſes, & buvant volontiers de l'eau de vie pour ſoutenir les fatigues d'une longue route à pié. Je me rappellai d'ailleurs, & cela me ſera toujours préſent à l'Eſprit, combien un mauvais Conſeil eſt dangereux en Médecine; combien de meurtres il en peut arriver, ſur-tout lorſqu'il ſort de la bouche d'un Médecin fameux. Les Connoiſſeurs dévinent aiſément qui j'ai en vûë : véritablement, quand je fus pris de ce formidable *Colera*, dont j'ai ailleurs donné la Deſcription, qui vint à la ſuite de tant de Diarrées, à la fin du mois d'Août, ſuivant ſa marche ordinaire, je n'eus rien de plus preſſé, que de

ſui-

ſuivre l'Avis de Sydenham, voyant les extrémités de mon Corps ſi vîte glacées; & ce conſeil penſa me coûter la vie: c'eſt ce qui m'a fort éclairé.

Il ſeroit à ſouhaiter que les Médecins euſſent eu toutes les Maladies qu'ils traitent dans leurs livres, ou au lit de leurs Malades; plus inſtruits à leurs propres dépens, ils feroient moins de fautes, le pouls, ou la plume à la main.

Mon *Colera* m'a donc déſillé les yeux ſur l'utilité prétendüe des Narcotiques promptement adminiſtrés; j'ai reconnu ma faute, & par elle, celle des Praticiens les plus diſtingués; & combien il eſt dangereux de ſuivre les Opinions & les Méthodes les plus célèbres, lorsqu'elles ne ſont qu'Empiriques.

Les Narcotiques ſont auſſi périlleux dans un corps brulé, qu'on n'a point eu la précaution de rafraichir auparavant, que la Saignée eſt néceſſaire, malgré les évacuations qui paroiſſent la défendre, au jugement de ceux qui n'en ont point. C'eſt ce que le ſuccès a vérifié tant de fois; mais ſur-tout dans le Malade dont il eſt ici queſtion.

On doit trembler de ſuivre l'Autorité du Médecin qui en a le plus ; mais on ne doit pas balancer de ſuivre ſes propres lumières, quand elles ſont évidentes.

Je les ſuivis donc dans le *Colera* ; je me tournai du côté des Saignées, dont des obſervations ſûres m'avoient démontré l'utilité ; & pour les faire, j'envoyai chercher la Rue, Chirurgien de l'Hôtel. A ſon defaut vint un jeune garçon, (j'entre dans ce detail, pour rendre la Vérité plus Autentique) qui ſaignoit & raſoit. Effrayé de l'état du Malade, de ſon froid mortel, de ſon mauvais pouls, qu'il ſe donna les airs de toucher, car qui ne joüe pas le Médecin ? Mr. me dit-il, en tournant vers moi des yeux fort étonnés de ce que je voulois faire, voilà un homme qui va périr dans l'opération, il auroit plûtot beſoin d'une bonne rotie au vin, que d'une Saignée. On peut excuſer un Barbier, quand on conſidère combien de mauvais Médecins ſont pris, ou plûtot prennent tous les jours leurs Malades au même hameçon. Je raſſurai mon homme ſur ſes frayeurs, &

le

le déterminai à uſer de ſa Lancette. Comme le ſang couloit, vous allez voir, dis-je au Barbier, qui n'en croyoit rien, un changement ſurprénant.

Ce que je penſois, ce que j'avois déjà tant de fois obſervé & heureuſement prédit, arriva ſur l'heure : le pouls ſe remit en meilleur état; la chaleur revint aux extrémités & au viſage; les évacuations, ſur-tout le vomiſſement & les douleurs du bas Ventre parurent moins énormes; on rouvrit la veine deux heures après: le ſang coula librement, les mêmes accidens ſe calmèrent encore; la fièvre s'éleva au gré de mes ſouhaits; on ſaigna quatre autres fois, pour la dompter, elle, & le reſte des douleurs, qui ſans ce puiſſant ſecours euſſent fait une inflammation mortelle. Le Malade au reſte n'uſa que de lavemens & de boiſſons antiphlogiſtiques, de petit lait, d'eau de poulet &c., & il ne fut purgé avec deux onces de Tamarins dans une once de petit lait, que lorsque l'on vit le moment de pouvoir faire paſſer un purgatif de l'Eſtomac dans les Inteſtins, ſans irriter ce prémier Viscère, qui

mérite, pour ainsi dire, le plus grand respect dans tous les cas, où il importe à la vie de rapeller le mouvement naturel des Intestins, de tout déterminer en embas, au lieu de bouleverser l'Oeconomie abdominale.

Ce n'est pas la première fois que réflêchissant mûrement sur des accidens semblables, j'avois compris qu'ils provenoient tous, non-seulement d'une Bile échauffée, ardente, en furie, quoique moins mordante que la Dyssentérique; mais de ce que presque tout le sang attiré par la chaleur & la grande irritation de tant de Viscères déjà engoués par diverses stagnations, s'y étoit porté, en avoit augmenté de plus en plus la disposition phlogistique, & les avoit enfin tellement farcis, que tous les Muscles correspondans étoient tourmentés en conséquence de crampes violentes & douloureuses; car le vuide des Vaisseaux produit le même effet que leur extrême plénitude, quoique moins fortement & moins universellement.

Vous allez voir comment tout s'explique, comment tout s'ouvre avec cet-

cette clé: que s'ensuit-il de cette dérivation d'une si grande quantité de Sang dans la Région abdominale ? qu'il en reste d'autant moins dans les parties supérieures : qu'ainsi la Tête doit être toujours libre & sans douleur, ensorte que le Malade a l'Esprit présent jusqu'à la dernière extrémité: que les Artères Cutanées & Axillaires étant conséquemment presque vuides, le pouls doit être petit, vacillant, remontant, mauvais; & les sueurs froides, faute d'être poussées par les forces de la vie qui manquent, même à la region du cœur, qu'il faut quelques-fois frotter avec des serviettes chaudes, comme les extrémités.

MAINTENANT, (s'il faut redire en deux mots quel est l'effet de tant de sang versé,) celui qui est en dépôt, ammoncelé dans quelques parties qui ne l'ont reçû qu'aux dépens des autres, grace à la Circulation ouverte, & à la restitution des ressorts étouffés, rentre peu à peu dans le grand courant des Liquides ; & se partageant de toutes parts également, il forme enfin ce parfait équilibre, qui ne laisse aucune dou-

 leur,

leur, ne ſuppoſe aucun embaras, aucune tenſion, nul deſordre, & rend en un mot la vie, où alloit être la Mort. C'eſt pourquoi le promt retour de la chaleur naturelle chaſſe ſi facilement le froid mortel.

J'AVOUERAI qu'alors, dans cet Etat où toute chaleur paroit perdüe, la Saignée a quelque choſe d'effrayant: mais remarquez, je vous prie, que c'eſt dans un homme robuſte qu'elle ſe fait, & que j'avois lieu de compter ſur la force du temperamment. Le ſeul embaras cependant que cauſent les Bains, ſur-tout à l'Armée, ou plûtot l'impoſſibilité d'y avoir recours, m'empêcha de les mettre en uſage. L'eau chaude relachant les Vaiſſeaux & faiſant entrer dans le Sang, le feu qu'elle contient, reſtitüe la chaleur, rend le pouls meilleur, & la Saignée moins effrayante. Les Bains ſont très-bien placés avant elle, & ils ſont néceſſaires dans ceux qui pourroient périr dans l'opération de la Saignée, faute de forces qui fiſſent marcher le Sang croupi, à meſure qu'on verſe celui qui circule. O combien, pour le dire en paſſant, de petites

tes véroles mortellement rentrées par le froid de l'Air, ſont mieux *reſorties* par ce même remède, que la Saignée peut impunément ſuivre, lorsqu'elle paroit indiquée, que par tous les Cordiaux de la Pharmacie.

DANS tous les cas ſemblables à celui-ci, qui l'eſt lui-même au Mal cruel dont je penſai mourir en 1741; dans tous ces cas, dis-je, où il ſemble que la plus grande partie de la Maſſe du Sang croupiſſe dans les Viscères du Bas-Ventre, il n'y en a pas un ſeul qui ne contienne en ſoi la Cauſe immédiate qui l'irrite, & qui ne ſoit encore Sympatyquement irrité par l'Action des parties voiſines. De-là une prodigieuſe ſource d'humeurs, qui abandonnent leurs Reſervoirs, affluant de toutes parts, ſe jette, plus brusquement encore, qu'elle n'eſt attirée, & comme provoquée *quâ data porta*, par-tout où les voyes ſont ouvertes. Faut-il demander ce qui les attire & les effarouche, pour ainſi dire, de la ſorte? qui ne voit, en conſidérant la vivacité nouvelle avec laquelle joüent les oſcillations des ſolides, que chaque Viscère,

que chaque Membrane, chaque Vaisſeau; chaque Nerf, chaque Fibre, donne ou verſe d'abord, de l'un dans l'autre, les Sucs qui y ſont contenus; que chaque partie, après avoir attiré à elle de quoi remplacer ce qu'elle a perdu, reverſe de nouveau dans le Canal voiſin la dernière acquiſition qu'elle a faite. Il faut bien que les choſes ſoient ainſi, & continuent à l'infini ſur ce ton-là, pour pouvoir fournir ſi promtement à cette exceſſive dépenſe que la Nature fait dans le *Colera*; mal terrible, dans lequel, comme nous l'apprend l'Etymologie du mot, tout ſe vuide, jusqu'à la Véſicule du Fiel, & où presque toute la Maſſe du Sang fondüe & changée en eau, paſſe par les Selles ſans couleur avec les autres ſucs.

PAR cette Théorie, il eſt facile de rendre raiſon de ces ſurprénantes évacuations, de cet effrayant vuide des Vaiſſeaux, de ces Crampes locales, errantes, univerſelles, de cette tenſion que j'ai éprouvée dans les Membranes Stomachiques, ſur lesquelles l'eau avidement avalée, tombe comme dans un puits, ou réſonne comme ſur un tambour,

bour, pour être impétueusement rejettée au loin, sans que rien puisse enfiler le Pylore, quelque-fois tout-à-fait & spasmodiquement formé: pour ne rien dire de tant d'autres Symptômes, qui accompagnent le *Colera*, lorsqu'il est tant soit peu inflammatoire. Sans doute dans ceux qui sans inflammation & sans arrêt du Sang dans l'Abdomen, sont cependant cruellement tourmentés par le Colera, il s'ensuit que la Bile en fougue, en furie, errant ça & là, vagabonde dans les deux voyes, peut produire, seule, presque toutes les funestes Catastrophes qu'on voit dans le même mal compliqué, quoiqu'elles exigent alors dans le traitement diverses circonspections, où je ne dois point entrer ici. Ainsi ce que la Bile a de plus en Causticité corrosive dans la Dyssenterie, elle l'a de plus en mouvement, en agitation dans le *Colera*; se jettant impétueusement sur les Fibres, elle sollicite davantage leur Contraction, & suscite par là de plus fréquentes & de plus copieuses excrétions.

On me pardonnera de m'être un peu étendu sur ce Mal, & parce qu'il est

comme le Coufin Germain de l'autre, & parce que Sydenham n'en a pas moins traité empiriquement; & pour faire voir en même tems, plus clairement que jamais, l'abfolüe néceffité de détendre, de redreffer les mouvemens renverfés, d'évacuer enfin l'Humeur impétueufe, à laquelle on doit donner un auffi libre cours dans le *Colera* qu'aux Sucs rongeans, dans la Dyffenterie, avant que d'ofer la brider ou l'arrêter dans ces deux cas, ou même la chaffer dans le prémier; & qu'enfin ce n'eft que par les Saignées & par les Bains, ordinairement mieux placés d'abord, comme je l'ai enfeigné, qu'on peut impunément réprimer, modérer d'auffi grandes Pertes, que celles de ce *Trouffe-Galant*: d'où j'infère que tout Aftringent, tout Narcotique, tout prétendu fpécifique en un mot feroit dangereux, où la Méthode feule doit préfider: mais c'eft affés avoir prouvé le danger de ce Médicament, dans les circonftances où il eft évident qu'on doit s'en abftenir.

Nous touchons à la fin de ce Mémoire, je veux dire aux fuites de la Dys-

Dyſſenterie, & aux moyens d'y remédier.

Je ne m'arrêterai point à la Diarrée; c'eſt une auſſi heureuſe dégénération de la Dyſſenterie, que celle de la Diarrée en Dyſſenterie eſt funeſte, quoi qu'il faille avoüer, que les plus forts Aſtringens ne venant pas toujours à bout de rendre aux fibres trop relachées leurs Reſſorts naturels, le Malade, qui ſe croyoit hors d'affaire, ſuccombe quelque-fois. Ce qui prouve de plus en plus qu'on ne ſauroit trop diligemment, ſoit emporter ce qui reſte de Glüe Dyſſentérique, lorsqu'elle entretient l'écoulement, ſoit aſtreindre de toutes ſes forces des Vaiſſeaux menacés d'un relachement presque Paralytique. Le Simarouba, le Diascordium, les Eaux Minérales, où le Fer domine, l'Alun Calciné, la Brique rougie, le Fer rouge éteint dans quelque Eau diſtillée Astringente, le Coing, le Saffran de Mars Aſtringent, la Pierre Hémètite, le Sang Dragon, la Rubarbe torréfiée, la Corne de Cerf &c.; voilà les Aſtringens qu'on peut donner ſous une forme qui varie à l'infini. Les Oeufs frais avec

un peu d'excellent Pontac, font le Régime convenable, que couronne enfin l'exercice du Cheval.

L'HYDROPISIE eſt la ſeconde queüe de la Dyſſenterie ; queüe dangereuſe & difficile à extirper, quand elle eſt ſeule ; plus facile, quand la Diarrée l'accompagne.

SI cette complication manque, il faut la faire venir, (cela eſt aiſé) à force d'Hydragogues, tels que la ſeconde écorce du Sureau, le Diagrède, la Racine & la Réſine de Jalap, les cendres de Genêt, & autres ſemblables, qui peuvent, en relachant l'Eſtomac & les Inteſtins, procurer enfin un Dévoyement ſalutaire. Pour le dire en termes de Guerre, je le regarde comme une eſpèce de Saignée, faite aux Eaux du Bas Ventre, qui par là ſe détournent, quittent leur Lit, diminuent ſenſiblement, & s'écoulent enfin avec d'autant plus de facilité, qu'on leur a plus largement ouvert la porte des Selles & des Urines.

L'EXPÉRIENCE a prouvé il y a long-tems à Sydenham, que l'Hydropiſie ſe diſſipoit par ces deux voyes : s'il n'en a pas connu la raiſon, il en faut

faut rejetter la Cauſe ſur l'ignorance de ſon ſiècle, & non ſur la ſienne. Du tems de ce Célèbre Praticien, on ne connoiſſoit point les Vaiſſeaux abſorbans, ni par conſéquent la manière dont excités par un ſurplus de mouvement imprimé aux ſolides par l'action des purgatifs, ils peuvent s'ouvrir aux ſucs épanchés, les recevoir, & s'en décharger dans les prémiers Tuyaux auxquels ils aboutiſſent; ceux-ci, dans de plus grands, jusqu'à ce qu'enfin l'Hydropiſie même coule par les Veines émulgentes & méſaraïques, qui répondent aux deux voyes d'iſſüe du Corps.

LORSQUE l'Ascite ſe trouve ſeule, il n'y a donc point de meilleur parti à prendre, que de faire librement couler le Ventre, de procurer une Copieuſe Diarrée, ſans trop d'égard pour l'affoibliſſement qui s'enſuit. Il faut même l'entretenir jusqu'à ce que la Fluctuation des Eaux du Bas Ventre ne ſe faſſe plus ſentir. Enſuite ce n'eſt que quand le Ventre paroit ſec, qu'il faut mettre en œuvre les plus puiſſans aſtringens; mais par dégrés; du moins, au plus fort; afin de ne pas oppoſer à la pente

des eaux en train de descendre, une Digue qui les feroit monter en retrogradant. Lorsque la Diarrée eſt de la partie, on voit par cette Doctrine, qu'il faut auſſi précieuſement la conſerver.

TROISIÉME ſuite de la Dyſſenterie, les Douleurs Rheumatiques, d'autant plus fréquentes, qu'on a négligé de ſaigner ceux qui en avoient beſoin, quoiqu'elles attaquent auſſi ceux qui ont été trop doucement purgés, rarement ceux qui ont pris l'Emètique.

CES Douleurs ſe diſſipent d'elles-mêmes peu à peu avec le tems: je ne les ai guères vûes durer au delà d'un mois. C'eſt pourquoi je n'y fais ordinairement rien, ou que peu de choſes, mettant ſeulement les Malades à la Diette Lactée, au Ris, aux Oeufs &c. Il n'eſt point de meilleur Régime que celui du Lait, pour adoucir & anéantir enfin, comme on fait la Goutte, tout ce qui peut s'être transporté ça & là de Particules Dyſſentériques. Un convalescent peut bien ſe rétablir par ce qui nourrit tant de Gouteux robuſtes. Il peut d'ailleurs y mêler, comme eux, ſuivant ſon appetit, outre les choſes que j'ai di-

dites, le Gruau, la Semoule, & tant d'autres choſes ſemblables, qui préparées avec le Lait, font de trés-bons Alimens. De plus, quel Remède peut mieux calmer ces Douleurs, ſoit qu'elles viennent de la rentrée des *Miasmes* de la Maladie, qui irritent, agacent les Nerfs & les Membranes Nerveuſes; ſoit de l'arrêt du Sang, ou de la Lymphe dans les Muſcles, dans les Articulations; arrêt que tant d'efforts durant le Cours de la Maladie, ont bien pû occaſionner, indépendemment de cette ſéconde cauſe. La même conduite réüſſit également, il ne faut ni rafraichir, ni échauffer: ſi on rafraichit, ſur-tout par des Saignées, comme dans les Rheumatismes ordinaires, on ruïne des Tempéramens déjà ruïnés; on risque de jetter dans l'Hydropiſie ceux qui en ont été heureuſement préſervés. Plus la foibleſſe eſt grande, plus le Ton des Fibres eſt perdu, plus il faut craindre de diminuër le Volume du Sang, & par là d'en démolir la ſubſtance.

Si on échauffe par des Vins, par des Liqueurs fortes, ſous prétexte de fortifier un Eſtomac delabré & Lienteri-

térique ; par des Cordiaux , pour rallumer les forces languiſſantes ; on augmente, loin de la diminuër , l'eſpèce de Phlogoſe ſingulière qui conſtitue la Nature du Rheumatisme. Un Potage au Lait, avec quinze ou vingt gouttes de Laudanum liquide de Sydenham, c'eſt tout ce que je donne le ſoir dans ces Douleurs, ainſi que dans celles de la Vérole, qu'il faut pallier, en attendant un parfait traitement.

L'HÉMOPHTYSIE ſuccède encore à la Dyſſenterie mal traitée , quoique bien guèrie en apparence. Cet accident afflige auſſi principalement ceux qui étant Pléthoriques ou Fébricitans, ou regorgeans d'Humeurs , n'ont point été traités comme je l'ai dit. A plus forte raiſon doit-il ſe montrer , lorſqu'ayant cicatriſé en quelque ſorte beaucoup trop tôt les plaïes inteſtinales, la Cauſe Morbifique forcée de reflüer en arrière, s'eſt jettée par la Circulation ſur le Poumon.

LORSQU'ON à affaire à un Sujet Pléthorique que la Maladie n'a point affoibli, quelque-fois il peut être permis d'ouvrir la Veine; mais ce cas eſt rare.

re. C'eſt pourquoi, je me ſuis toujours contenté d'adoucir cette Dyſſenterie Pulmonaire par le même Régime Lacté, auquel on doit s'aſſujettir Pithagoriquement, jusqu'à ce que le crachement de Sang ſoit paſſé. Il ceſſe quelque-fois, lorsque la Dyſſenterie ſemble ſe rallumer comme de ſes cendres: alors je ne discontinüe point le Lait. Il pourſuit l'ennemi, par-tout où ſon caprice ſemble le promener, ou le fixer. Ces transports divers, cette eſpèce de jeu des Maladies n'eſt pas rare. La Gonorrée des yeux ne ceſſe-t-elle pas, dès que la Nature ou l'Art l'ont fait revenir à ſon prémier ſiège? Hippocrate n'a-t-il pas vû le mal même dont je traite, & la Goutte ſe ſuccéder, & l'un ſe guérir par l'autre tour à tour? J'arrive à la concluſion.

ON a vu le danger d'une Dyſſenterie qui n'a pas un libre cours, & même, tant la Médecine eſt néceſſaire, qui n'eſt pas provoquée dans ſes prémiers commencemens; d'où il ſuit, qu'il n'eſt point de plus funeſte Méthode que l'Aſtringente.

LES

Les mauvais traitemens contre lesquels je m'élève, n'ont point été inconnus à Hippocrate, ni eux, ni leurs suites les plus facheuses. J'ai vu avec plaisir qu'il ne balance pas de donner d'abord son Hellebore; vomitif usité dans son tems; lui qui craignoit tant de faire vomir, quand veritablement cela étoit à craindre.

Quoique dans l'heureux Emploi que j'ai fait de l'Emètique, je n'aye point pris pour modèle, un Médecin, qui a été assés souvent, mais en sécret, celui de Sydenham, j'ai cependant été conduit au même but trop échapé aux yeux des Modernes, si ce n'est par l'analogie d'un remède aujourd'hui relegué aux *Petites Maisons*, du moins par des observations qui m'ont apparemment fait naitre les mêmes réflexions. Ce que je ne puis ajouter, sans être flatté de me rencontrer avec un Homme qui montre un si excellent jugement dans ses Ecrits.

Tel est le Tableau d'une maladie qui prenant autant de formes que Protée, a été prise pour la Peste même plus d'une fois. Elle en peut avoir le charbon

&

& autres terribles Symptômes. Qu'arrive t'il de cette erreur? on a vû, à ce ſeul nom (Peſte) prononcé par un ignorant, on a vû, dis-je, des villes entières prêtes à être abandonnées, & qui l'euſſent été ſans l'Eloquence & les lumières de quelques Médecins. Quelle ne doit pas être alors la recompenſe d'un Sujet capable d'en contenir tant d'autres fuïant d'effroi? Que ne doit-on pas à ces Hommes rares, infiniment utiles, quand ils ne ſauroient que diſtinguer entr'elles tant de maladies qui ſe reſſemblent, à ces Hommes dont le coup d'œil vif & juſte ne perd pas, pour ainſi dire, une nuance dans la multitude confuſe des couleurs de l'Art, enfin à ces Eſprits fermes & courageux que la crainte de la contagion ne peut intimider, & qui s'en approchent avec autant d'audace, que d'humanité, pour raſſurer les uns, & guérir les autres? La bravoure du Médecin eſt de ne point connoitre de peril, de voler où ſon devoir l'appelle; ſon habileté, d'en bien discerner l'eſpèce & le dégré, pour mieux l'écarter & mieux tranquiliſer tout un peuple en allarmes. O que celui-là mê-

même qui s'éveille au-prémier ſignal pour ſervir les citoïens, pauvres & riches, qui auſſi déſintereſſé qu'il peut l'être, ſe dévoüe nuit & jour à la ſanté publique, & peut réellement y contribuër par ſon génie & ſes connoiſſances! ô qu'un tel médecin mérite d'eſtime & de conſidération dans un Etat! Malheureuſement le vrai Médecin ne fait pas dans une année la moitié du chemin qu'un vil charlatan fait dans un jour.

FIN.

COUNTWAY LIBRARY OF MEDICINE
RC
140
L18

RARE BOOKS DEPARTMENT